

LA MORT DE MOLIÈRE

PIÈCE HISTORIQUE

EN QUATRE ACTES, EN VERS ET À SPECTACLE.

CUBIÈRES-PALMÉZEAUX, Michel
de
1802

Texte établi par Emmanuelle Taton (Mémoire de Master
I « De la Renaissance aux Lumières » sous la direction de
M. Georges Forestier U.F.R de Littérature française et
comparée, 2013-2014.)

Publié par Gwénola, Ernest et Paul Fièvre, Septembre 2015

LA MORT DE MOLIÈRE

PIÈCE HISTORIQUE

EN QUATRE ACTES, EN VERS ET À SPECTACLE.

Par C. PALMÉZEAUX.

À Paris, Chez Huguelet, Imprimeur, rue des Fossés
Saint-Jacques, n°4, près l'Estrapade, Division de L'Observatoire.

AN X. - M. DCCC. II.

AVIS DES EDITEURS.

CETTE Pièce fut reçue à la Comédie-Française le 31 janvier 1788. L'auteur dit, dans la préface de la première édition, que pour prendre date il la faisait imprimer ; elle parut imprimée en effet dans le courant de la même année. Tous les journalistes d'alors en rendirent compte et en firent plus ou moins l'éloge, plus ou moins la critique. Les auteurs du journal de Paris, qui ont toujours été de bons juges en matière de littérature, en parlèrent de la sorte dans la feuille du 9 août 1788.

« Le succès qu'a obtenu La Maison de Molière, représentée l'année dernière sur le théâtre Français a fait naître, sans doute, l'idée de la pièce que nous annonçons. Une courte analyse mettra le public à portée de juger si Molière mourant doit être mis à côté de La Maison de Molière.

La scène se passe dans la maison de ce grand homme, au moment où sa comédie du Malade imaginaire, sa dernière pièce, jouit du succès le plus brillant ; il en a prêté le manuscrit à son ami Chapelle qui ne l'a point vu représenter et qui lui-même a laissé à Molière une comédie de sa composition intitulée : l'Insouciant. Molière ouvre la scène en se promenant à grands pas, impatienté de ce que Chapelle ne lui rapporte pas le manuscrit dont il a le plus grand besoin. En attendant qu'il arrive, il s'assied auprès d'une table, lit tout bas les premières scènes de l'Insouciant, et voici le jugement qu'il en porte :

De l'esprit, de l'esprit, comme à son ordinaire !

(se remettant à lire tout bas).

Encore de l'esprit, des traits vifs et brillants,
Des détails fins, légers, et des portraits saillants :
Un jargon de ruelle, un ton de persiflage,
Qui sans doute des sots obtiendra le suffrage ;
Mais pas le sens commun, pas l'ombre de raison ;
Et de grands sentiments toujours hors de saison.
Croit-il, mon pauvre ami, que pour la comédie
L'esprit soit suffisant ? Du bon sens, du génie,
Voilà, voilà surtout, les dons qu'il faut avoir.
Tel qu'il est, en un mot, l'homme cherche à savoir,
Et non tel qu'on l'a peint dans cette ouvre infidèle.
Qui manque la copie est sifflé du modèle.
Je ne répondrais point que cet ouvrage-là
Ne réussît, pourtant, qu'il ne plût, et voilà
Comme de beaux esprits, membres d'académies,
Quand je ne serai plus, feront des comédies !
Ils uniront ensemble, et l'esprit et le cour,
La nature et l'amour, la peine et le bonheur :
Leurs vers tout hérissés d'antithèses pointues,

Rediront ce qu'ont dit, en phrases rebattues,
Visé, Balzac, Voiture et monsieur Trissotin,
Grands auteurs dont on sait le malheureux destin.

On sent bien que Molière n'a pas pu dire toutes ces choses et employer le mot de persifflage, qui n'existait pas de son temps ; mais le fond de ce couplet est très judicieux, et on y trouve des vers heureux, tel que celui-ci :

Qui manque la copie est sifflé du modèle.

Chapelle arrive en fredonnant un air à boire, il rend à Molière le manuscrit du Malade imaginaire, et lui fait de cette pièce un éloge franc et naïf. Molière, non moins vrai que son ami, lui dit que l'Insouciant est une mauvaise pièce, et Chapelle ne se tenant pas pour battu, désire qu'elle soit lue à la bonne servante Laforêt, comme un ouvrage de son maître : la proposition est acceptée ; mais à peine Molière a lu une vingtaine de vers de l'Insouciant, que Laforêt, qui n'y comprend rien, baille à plusieurs reprises et s'endort même, quoiqu'elle soit debout. Molière s'interrompt pour rire de l'attitude ingénue ; Chapelle en rit de même de tout son cœur. On réveille la bonne servante ; et les deux amis étant restés seuls, Molière conseille à Chapelle de choisir des sujets plus heureux, et lui donne, sur l'art de la comédie, de fort bonnes leçons. Chapelle lui dit :

Je suivrai ces conseils, par la raison dictés,
Mais les sujets majeurs vous les avez traités.
Un caractère neuf est devenu si rare !
Les pédants, les fâcheux, l'hypocrite, l'avare,
Le Bourgeois Gentilhomme et les tuteurs jaloux,
Le Misanthrope, enfin, qui les surpasse tous.
Que reste-t-il encore après de tels modèles ?

MOLIÈRE.

Ce qu'il reste ? Du beau les sources immortelles
Ne s'épuisent jamais, et l'esprit créateur
Moissonne, où glanerait un médiocre auteur.
Ai-je peint l'envieux à l'œil cave, au teint blême,
Qui se meurt des poisons qu'il distille lui-même ?
Et ces nobles altiers, qui, tyrans sous nos rois,
De l'humanité sainte ont usurpé les droits ;
Qui traînent dans les cours des noms qu'ils déshonorent,
Et pour mieux s'illustrer, l'un l'autre se dévorent ?
Ai-je peint ces traitants qu'on voit avec éclat
Enfler leur coffre-fort des trésors de l'État,
Et qui meurent du luxe et martyrs et victimes ?
De l'avidé joueur ai-je tracé les crimes ?
Ceux de l'ambitieux ? Ceux du vil séducteur,
De l'adroit courtisan, de l'ingrat, du flatteur,
De mille autres encore, etc.

Toutes les situations de cette pièce sont prises dans La Vie de

Molière, que l'auteur a suivie fidèlement ; il suffira d'en donner une idée : on sait que Molière, quelque temps avant sa mort, fut attaqué d'une toux opiniâtre, qui en fut pour ainsi dire l'avant coureur. Il veut, malgré cette toux, jouer ce jour même le rôle d'Argan dans *Le Malade imaginaire* ; sa femme, sa fille, son ami Chapelle et son camarade Baron, emploient toute leur éloquence pour le dissuader de ce projet ; il répond que son devoir est de jouer, et que d'ailleurs, il y a dans sa troupe une vingtaine de malheureux ouvriers qui manqueraient de pain si la nouveauté n'est point représentée, et il vole au théâtre presque sûr d'y trouver la mort. Il revient dans le troisième acte pâle, défiguré et soutenu par Baron et sa fille ; leur soins lui rendent une partie de ses premières forces ; mais il est obligé de rentrer dans son appartement, et quelque moments après le duc de Montausier vient lui-même pour savoir de ses nouvelles : il est suivi de l'hypocrite Pirlon, avec lequel il a une scène intéressante, que nous regrettons de ne pouvoir pas rapporter. On apporte enfin sur le théâtre le portrait que Mignard a fait de Molière son ami : cette image chérie augmente les inquiétudes de la fille de Molière sur l'état de son père : elle adresse au tableau une apostrophe, interrompue par l'arrivée de Chapelle et de plusieurs acteurs qui viennent, les larmes aux yeux, annoncer que Molière n'est plus. Cet ouvrage a quelques défauts ; mais nous devons avouer que le caractère de Molière est très bien conçu et très bien soutenu ; celui de Chapelle est plus vrai et plus intéressant que dans *La Maison de Molière* ; il y a d'ailleurs dans l'ouvrage des vers très heureux comme on a pu le voir par ceux que nous avons cités : et la scène de Laforêt, qui dort toute debout, pourrait produire au théâtre un effet très comique. »

Les auteurs du journal de Paris ne se sont point trompés, *La Mort de Molière* a été représentée à Genève, à Dijon, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille, à Reims, à Toulouse, etc. et partout la scène de Laforêt qui dort a produit l'effet le plus comique. Nous ne doutons pas qu'elle n'eût le même succès à Paris, si quelque grand théâtre de cette grande ville voulait s'emparer de cette pièce et la faire représenter avec le soin qu'elle mérite. On nous a dit qu'elle avait été jouée une seule fois sur le théâtre de Molière rue St-Martin¹ et que les spectateurs l'avaient vivement applaudie : pourquoi n'aurait-elle pas le même sort au théâtre de la rue de Louvois, sur celui de la République ? Ce qui nous porte à croire qu'elle y serait bien accueillie, c'est la lettre que le célèbre MOLÉ écrit à l'auteur, et que nous allons transcrire en entier, parce qu'elle honore autant celui qui l'a écrite que celui à qui elle est adressée.

Lettre de MOLÉ à l'auteur.

« Combien je regrette, monsieur, d'avoir tant tardé à lire La Mort de Molière ! La pièce vient de me faire le plus grand plaisir ; beau style, conduite simple, doux intérêt, cet ouvrage, ou je me trompe, doit faire autant d'honneur à Molière et à la comédie, que de plaisir au public ! Oui, oui, je jouerai Molière, je tâcherai de m'élever jusqu'à ce sublime personnage. Il a un point de difficulté assez rare : c'est une teinte de faible santé sur tout le rôle et à la dernière scène ; la gaieté philosophe d'un homme prêt à mourir jointe au genre de naturel de Molière, tout cela fait grand engagement vis-à-vis de l'auteur et du public. Si je n'ai pas le bonheur de surmonter ces difficultés, j'ai au moins le mérite de les connaître et de les craindre, mais je m'en fie à mon zèle qui m'a quelquefois bien servi, et cette pièce m'en paraît mériter un de sentiment véritable. J'ai l'honneur d'être etc. »

Mardi 12 Août 1788.

La difficulté dont parle Molé dans sa lettre spirituelle a été sentie par tous les acteurs qui ont joué le rôle principal de La Mort de Molière, mais la plupart en ont triomphé ; entre autre monsieur Chazel à Valenciennes et monsieur Féréol à Reims, où il a embelli ce rôle de toutes les grâces d'un talent noble, véhément et délicat.

L'auteur a ajouté à sa pièce un quatrième acte qui pourrait être intitulé l'Apothéose de Molière, et qui fait de l'effet à la représentation lorsque les costumes y sont bien observés, lorsque le Parnasse n'y est point éclairé par quelques mauvais lampions, et que les Muses et Apollon y paraissent avec l'éclat et la majesté qui leur conviennent. La Mort de Molière, cependant, a été et peut être encore représentée sans le quatrième acte, et nous en prévenons messieurs les directeurs de spectacles, afin qu'ils ne se privent pas des trois premiers, supposé qu'ils n'aient pas dans leurs magasins assez d'habits et de décoration pour faire jouer la pièce entière.

P.S. Nous avons à peine achevé d'écrire cet AVIS qu'on nous a appris que La Mort de Molière venait d'être représentée avec beaucoup de succès à Paris sur le théâtre des jeunes Élèves. Nous avons appris que les directeurs de ce petit théâtre, qui ne négligent rien de ce qui peut plaire au Public, y avaient mis beaucoup de soin et de zèle, que tous les acteurs avaient parfaitement joué, et que le citoyen Belleval entre autres avait montré dans le rôle de Molière une intelligence supérieure.

Paris, 9 Ventôse an X.

AU REDACTEUR DU COURRIER DES SPECTACLES.

CITOYEN RÉDACTEUR,

Vous dites dans votre feuille du 30 Pluviôse dernier que la veille c'est-à-dire le 29 Pluviôse, on a représenté sur le théâtre des jeunes Elèves, rue de Thionville, une pièce en l'honneur de Molière, intitulée : Il n'est plus ! et qu'elle a obtenu un succès brillant et mérité. Vous semblez le lendemain affaiblir cet éloge et même le rétracter en disant que toutes les pièces où l'on fait parler des hommes célèbres sont ordinairement assez froides, et qu'il est difficile qu'elles inspirent beaucoup d'intérêt. Permettez-moi de n'être point de votre avis par respect pour votre avis même. Comment pourrait-il se faire en effet que la pièce en trois actes en vers, intitulée : Il n'est plus, ou La Mort de Molière, fût froide et sans intérêt, puisque de votre aveu elle a obtenu à la première représentation un succès brillant et mérité.

Je conviens avec vous qu'il y a des personnages célèbres qui sont froids au théâtre, tel a paru le bon La Fontaine, lorsqu'on a voulu le représenter au théâtre du Vaudeville ; La Fontaine, vous le savez, était un bonhomme assez indifférent sur toutes les choses de la vie, mais Molière était un passionné pour la vertu, pour la gloire, pour l'humanité, pour ses amis, pour sa femme, etc., et des hommes semblables sont-ils jamais froids au théâtre ? Malesherbes, dans Le Voyageur inconnu, l'Abbé de l'Epée, dans la pièce de ce nom, et surtout Henri IV, dans La Partie de Chasse, n'ont-ils inspiré aucun intérêt ? Ne les voit-on pas tous les jours avec le plus vif plaisir, et ne partage-t-on pas toutes leurs affections et toutes leurs peines ?

Le citoyen Cubières-Palmézeaux a eu un avantage sur les auteurs des pièces que je viens de citer ; Molière était misanthrope et un peu brusque, et cette nuance de caractère ne produit-elle pas le plus grand effet dans Le Bourru bienfaisant, dans l'Amant bourru, et surtout dans Le Misanthrope ? Reste à savoir, me direz-vous, si le citoyen Cubières a bien tiré parti de son sujet ; c'est vous-même qui avez décidé la question, citoyen Rédacteur, en disant que La Mort de Molière avait eu un succès brillant et mérité. De quelle manière, en effet, Molière est-il peint dans cette pièce ? Comme père, comme époux, comme ami, comme poète, comme directeur de troupe, etc. Aucune nuance de son caractère n'y est oubliée, et toutes m'y paraissent fondues avec un art admirable et une chaleur d'expression qui ne pouvait appartenir qu'à Molière lui-même. La plaisanterie n'y est point omise malgré l'intérêt pressent qui y règne. La scène du 3è acte, où Molière, prêt à mourir, ne s'inquiète point de sa propre santé, mais de celle du docteur Mauvillain son ami, et lui demande le premier comment il se porte ; toute cette scène est d'un excellent comique et m'a paru tracée de main de maître.

Salut et estime. QUINEY.

Lettre au citoyen Mercier, membre de l'Institut national.

Mon cher concitoyen,

Vous avez traduit ou plutôt imité la pièce de Charles Goldoni, intitulée : Il Moliere, qui fut représentée pour la première fois à Turin en 1751. Votre imitation fut représentée par les comédiens français en 1784, et le fut avec beaucoup de succès sous le titre de La Maison de Molière ; elle en aurait beaucoup davantage si les comédiens, sans vous consulter, n'avaient point transposé,² corrigé, et abrégé plusieurs scènes de votre comédie, s'ils n'avaient pas cru, selon leur noble usage, avoir plus de génie que l'auteur. Quoiqu'il en soit, dès que Molière m'eut apparu lui-même sur une scène où, jusqu'à ce moment, j'avais admiré ses chefs-d'oeuvre, dès que j'eus entendu parler celui qui fait si bien parler les divers personnages éclos de son imagination féconde, je pris les pinceaux, à mon tour, et sans dire comme le Corrège « Et moi aussi, je suis peintre » j'essayai néanmoins d'ajouter quelques traits à une image que j'adore.

Il fallait, pour y réussir, trouver dans la vie de Molière une époque qui fût favorable à mon dessein. Monsieur Goldoni avait déjà pris la plus intéressante : celle où l'auteur du Tartuffe, pressé entre deux puissances également redoutables, l'autorité de son roi et la haine des hypocrites, triompha de la seconde en lui opposant la première ; et il ne me restait plus qu'à glaner dans un champ où la moisson était déjà faite. Que dis-je ? il me restait à lire La Vie de Molière par Grimarest et les mémoires du temps ; je me remets à lire les mémoires du temps, et Grimarest qui, méprisé par quelques auteurs, a pourtant été la source où ont puisé ces auteurs mêmes, qui, ami et contemporain de Baron paraît avoir écrit sous sa dictée, et après avoir relu, je n'ai pas de peine à me convaincre que l'événement qui causa la mort de Molière est celui de sa vie qui lui fait le plus d'honneur.

Vous connaissez cet événement, et il est inutile que je le raconte. Mais, que ne puis-je graver dans tous les cours les belles paroles que répondit Molière à sa femme et à Baron, lorsqu'ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne pas jouer dans son Malade imaginaire et de prendre du repos pour se remettre de ses fatigues ! Les voici telles que Grimarest les rapporte : « Comment voulez-vous que je fasse, leur dit-il, il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre, que feront-ils, si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

Qu'on songe à la circonstance où il les prononça, ces paroles admirables, et l'on conviendra qu'elles le rendent digne de tous les hommages. Que ne suis-je né avec son talent ou avec le vôtre, pour les consacrer dans une pièce aussi admirable que les siennes, et que ne puis-je du moins les faire écrire en lettre d'or sur la porte de tous

les cabinets où les administrateurs des états travaillent en silence pour le bonheur des peuples ? J'ai été forcé de les altérer et par conséquent de les affaiblir dans ma pièce ; mais une comédie n'est point un récit historique, ni une vie à la manière de Plutarque et l'auteur dramatique est souvent obligé de plier les vérités pour donner à l'ouvrage plus de vraisemblance.

Ces belles paroles, cependant, achevèrent de mettre le feu dans mon imagination déjà prête à s'enflammer. Je travaillai, nuit et jour, pour ne point la laisser éteindre, et quand ma pièce fut achevée, je courus la lire à des connaisseurs dont le jugement n'est point suspect. Quelques-uns me dirent que j'avais un peu trop altéré les faits historiques et que ma comédie avait l'air d'un roman dialogué. Il ne me sera pas difficile de leur répondre : on sait, pour ne parler d'abord que de l'intrigue de ma comédie, on sait, dis-je, que Molière lut, un jour, sous son propre nom, une pièce de son camarade Brécourt à sa servante Laforêt, et que cette fille, guidée par un instinct qui ne la trompait jamais, dit que cette pièce était trop mauvaise, pour avoir été composée par son maître. J'ai appliqué cette anecdote à Chapelle, ami de Molière, parce que Chapelle m'a paru un personnage plus intéressant à mettre au théâtre que Brécourt, et de pareils changements doivent être permis, puisque, sans rien changer au fond, ils rendent les formes plus vraisemblables. Chapelle, d'ailleurs, si l'on excepte son voyage qu'il a composé avec Bachaumont, n'a guère fait que des vers assez médiocres, et s'il faut en croire³ l'estimable commentateur de Molière, celui-ci étant pressé par Louis XIV pour la comédie des Fâcheux, pria Chapelle de l'aider, et Chapelle y consentant lui apporta, quelques jours après, une scène détestable.

Vous savez que Baron fut l'élève de Molière, que Molière eut une fille de la fille de la Béjart, et n'ai-je pas pu supposer que Baron en était devenu amoureux, et que Molière voulut les unir, sans rien avancer d'impossible ou d'extraordinaire ? On connaît le trait de bienfaisance de Molière envers le comédien Mondorge. Voltaire l'a cité dans la Vie qu'il a faite de Molière, et qu'il destinait à une édition des œuvres de ce grand homme. Je n'ai fait que rapprocher ce trait de l'époque de la mort de Molière, à laquelle il fut antérieur, et si je blesse la chronologie, je ne crois pas offenser la raison.

Grimarest est mon garant pour la haine que Baron inspirait à la Molière. On sait ce qu'il raconte à ce sujet ; il dit, en parlant de celle-ci, Qu'elle ne fut pas plutôt mademoiselle de Molière, qu'elle crut être au rang d'une duchesse ; pourra-t-on, d'après cela, blâmer la hauteur et l'orgueil que j'ai donnés à la Molière ? Quant aux autres personnages que j'introduis dans ma comédie, on sait que le docteur Mauvillain fut toujours l'ami de Molière, et Montausier son admirateur, j'ai donc pu amener dans sa maison Montausier et le docteur Mauvillain. L'hypocrite Pirlon y vient sans doute pour apprendre sur la mort de Molière quelques détails dont sa haine et son esprit de vengeance puissent tirer quelque avantage. Ce

personnage, d'ailleurs, m'a paru si dramatique et si plaisant dans votre Maison de Molière, que vous m'avez donné l'exemple de l'employer, et je ne pense pas qu'on fasse mal de suivre de bons exemples.

Que n'ai-je pu aussi vous imiter dans mon dénouement ! Quelques personnes eussent désiré que je fisse expirer Molière sur le théâtre ; mais outre que cette fin aurait altéré la vérité, puisqu'il mourut dans son lit et dans sa maison, n'aurait-on pas le droit, si j'avais suivi leurs conseils, de comparer ma pièce au monstre d'Horace ; et ne trouverait-on pas ridicule et tout à fait hors des règles et de l'usage un ouvrage dramatique qui, commençant d'une manière assez comique, eût fini si tragiquement ? Ma pièce a déjà assez de défauts, et je n'ai pas voulu qu'on pût lui reprocher une disparate aussi choquante.

Mais c'est trop entretenir mes lecteurs d'une bagatelle qui ne mérite ni les honneurs ni les frais d'une dissertation. Parlons de La Maison de Molière, qui m'a, comme je l'ai dit, donné l'idée de ma comédie, et qui, à tous égards, lui est si supérieure. Quelques dames de l'extrêmement bonne compagnie m'ont assuré que cette pièce les avait ennuyées à périr ; que c'était un ouvrage qui n'avait pas le sens commun, et qu'elles donneraient leurs loges à leurs femmes chaque fois qu'on la jouerait. Quelques messieurs d'un très bon ton ont été de l'avis de ces dames ; et moi, j'ai toujours été et je serai toujours de l'avis du public qui, dans les trois premiers actes, a vivement partagé les alarmes que cause à un grand homme la défense de mettre au théâtre son chef-d'œuvre ; de ce public qui s'est plu à voir ce grand homme dans son domestique, et pour ainsi dire en déshabillé ; qui a tressailli, qui a pleuré de joie avec ce grand homme lorsque La Thorillière vient lui annoncer que Louis XIV a levé les obstacles qui suspendaient la représentation de l'Imposteur. Quel spectacle est plus touchant et plus noble, en effet, que de voir le génie aux prises avec ce qu'il y a de plus redoutable sur la terre ; un despote qui veut être obéi et l'envie qui le persécute ? Croit-on que l'intrigue de nos jolies petites comédies, telles que La Feinte par amour, Amour pour amour, La Surprise de l'amour, et tant d'autres soient d'une plus grande importance ? Croit-on que la Coquette corrigée, la Coquette fixée et toutes les coquettes du monde doivent plus exciter l'admiration et remuer plus fortement le cœur que le tableau vrai et naturel d'un caractère vertueux ? Que le sort d'un sublime drame, fait pour éclairer et corriger les humains, n'intéresse pas davantage que le mariage d'un fat avec une petite maîtresse, le récit d'une anecdote de ruelle ou le dénouement d'un imbroglio tissu par des valets ?

Je vais plus loin : une vieille tradition nous a appris que Boileau interrogé par Louis XIV, qui voulait savoir quel était le plus grand homme de son siècle, répondit sans hésiter : Molière. Et moi, j'ai osé me dire souvent que Molière était encore le personnage le plus théâtral qu'on ait jamais transporté sur la scène française ; et je ne doute point qu'on ne réussisse chaque fois qu'on l'y peindra avec vérité. Les vertus de Molière sont connues depuis longtemps. Il était

bon père, époux sensible, ami généreux, citoyen bienfaisant : sa vie a été pure comme le serait celle d'une de ces créatures privilégiées qui descendrait du ciel pour commencer et achever sur la terre les courtes et déplorables révolutions de la vie humaine. C'est beaucoup pour plaire, sans doute, mais peut être ce n'est pas tout. Il résulte de tout ce qu'on a écrit sur ce grand homme et de ce qu'il a écrit lui-même, que ses passions étaient extrêmes. On sait que celle de l'amour a fait le tourment de sa vie ; et n'est-ce pas celle de la gloire qui, poussée au dernier degré, a soutenu son courage au milieu de toutes les contrariétés que ses ennemis lui ont fait éprouver ? Grimarest et la tradition nous apprennent que sa franchise tenait de la brusquerie, qu'il était né avec un tempérament bilieux, quoique mélancolique, que son humeur allait souvent jusqu'à la colère ; ce n'est pas sans raison qu'on a cru que le Misanthrope était Molière lui-même, et qu'il s'était peint dans le sublime rôle d'Alceste.

Qu'on lise ses chefs-d'œuvre avec attention, et l'on verra que cette humeur qui le dominait, il l'a donnée à presque tous ses personnages. Ce Misanthrope que je viens de citer est en colère depuis le premier vers de son rôle jusqu'au dernier ; il rudoie, il gronde, il brusque tout le monde.

« Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher ».

Quelle véhémence et quelle âpreté dans ce début ! Celui du Tartuffe est dans le même genre. La vieille Madame Pernelle ne semble se ranimer que pour se plaindre de toute sa famille, que pour la gourmander, si je puis me servir de ce terme, et donner à chacun son paquet ; comme l'a si bien dit Molière lui-même dans une autre pièce : son courroux va même jusqu'à lâcher des jurements, tels que jour de dieu ! morbleu ! termes toujours déplacés dans la bouche d'une femme, mais placés avec grâce dans cette première scène. Le vieux Gorgibus ne parle pas avec plus de douceur dans les Précieuses ridicules. Le Chrysale des Femmes Savantes se laisse aller au même emportement, et la passion d'Arnolphe, autrement M. de la Souche, est si vive, qu'Orosmane, que le brûlant Orosmane ne me paraît pas plus amoureux de Zaïre que cet Arnolphe ne l'est de la naïve Agnès. On pourrait dire de La Fontaine qu'il avait dans ses fables sa propre simplicité, et de Molière qu'il eut l'impétuosité des principaux personnages de ses comédies. On sait même qu'il poussait cette impétuosité jusqu'à la minutie. Si par hasard on lui dérangeait les moindres choses dans son cabinet, s'il ne les trouvait pas toutes dans l'ordre où il les avait laissées, si on changeait un livre de place, on dit qu'aussitôt il entrait en fureur, qu'elle durait des semaines entières, et que même il cessait de travailler. Je ne doute point que la plupart de ces personnages, toujours hors d'eux-mêmes, n'aient fait le succès de ses belles comédies ; et peut-être ne serait-il pas difficile d'en donner la raison : outre qu'un personnage qui a de l'humeur est presque toujours passionné, et qu'une passion quelconque exhale un feu qui vivifie, qui anime et qui subjugué les plus froids spectateurs. J'ai souvent observé qu'on était porté à rire des gens qui se mettaient en

colère ; et si l'on veut en avoir un exemple, qu'on se rappelle la fameuse scène de MM. Piron, Collé et Gallet chez le commissaire Lafosse. Après avoir été conduits chez lui par le Guet, qui les avait trouvés se disputant dans la rue ; le clerk du commissaire les interroge d'abord avec gravité ; ils répondent de même ; mais ils disent des choses si plaisantes, que la gravité du juge se change en fureur, et alors le rire des trois accusés devient inextinguible ; que dis-je ? il gagne toute l'assemblée, et finit par élargir scandaleusement la bouche des alguasils qui les ont arrêtés. Ce ne sont pas toujours des bons mots, ou des réparties vives et heureuses qui excitent la gaieté : les comédies étincelantes de traits d'esprit et de saillies ingénieuses, telles que *Le Méchant* et quelques autres font sourire, mais elles n'épanouissent point la rate ; mais elles ne font point circuler la joie universellement. La véritable gaieté, ou plutôt la vis comica, résulte de deux passions opposées qui se combattent, et qui toutes deux ont tort. Je m'explique : lorsque deux hommes sensés, ou qui au moins devraient l'être, se fâchent et s'injurient, ils descendent, pour ainsi dire, de la hauteur de leur raison. L'homme alors redevient enfant, et charmés intérieurement de voir qu'il se dégrade et qu'il perd ses plus beaux avantages ; les spectateurs s'en moquent, et la malice humaine les porte à manifester la pitié dérisoire qu'il inspire, et le plaisir secret qu'il fait naître. Il n'y a que la déraison bien prouvée qui excite le rire, et les passions poussées à l'extrême font-elles autre chose que déraisonner ? Molière enfin était un homme passionné. Il a prouvé par ses comédies que ces caractères réussissent toujours au théâtre ; doit-on être surpris qu'il y ait beaucoup réussi lui-même, lorsque M. Goldoni et vous, vous nous avez offert le véritable original de toutes ces différentes copies ?

Cet original aurait produit, peut-être, de bien plus grands effets, si vous aviez choisi une époque plus avancée dans sa vie ; si vous eussiez pris, par exemple, un an ou deux après son mariage, si vous eussiez peint cet amour véhément et toujours contrarié que sa femme lui inspira, les querelles qu'il excita, les brouilleries et les accommodements dont il fut cause. Quelle pièce admirable ne ferait-on pas en effet de Molière jaloux de sa femme, de Molière amoureux ? Une femme de théâtre peut se conserver pure au milieu de la corruption ; mais elle est exposée à toutes les attaques, et qu'elle y succombe ou non, quel effroi ne doit point causer à un mari la foule des adorateurs qui l'entourent ? Et quel parti ne tirerait-on pas du plus passionné, du plus emporté de tous, de Molière toujours placé entre sa jalousie naturelle et une épouse coquette ? Cette jalousie a d'abord frappé mon esprit comme le trait le plus apparent du caractère de Molière, et j'ai voulu en faire usage ; mais j'ai senti en y réfléchissant, qu'une pareille tâche serait au-dessus de mes forces, et je laisse à d'autres le soin de la remplir.

Quoique le domaine de Thalie ne soit point épuisé pour l'homme de génie, malgré toutes les moissons qu'on y a faites, quoique des palmes nouvelles y croissent sans cesse, et y reverdissent pour lui sur

des palmes déjà cueillies, on ne peut se dissimuler néanmoins que les principaux caractères ont déjà été traités, et qu'il ne reste plus guère à manier que des caractères secondaires. Pourquoi donc ne suivrait-on pas une carrière déjà ouverte avec succès par quelques littérateurs célèbres ? Pourquoi, au défaut des caractères, ne mettrait-on pas sur la scène française les grands hommes de tous les états, qui, depuis environ douze siècles, ont illustré la nation ? Nos rois vertueux, par exemple, nos vaillants généraux, nos ministres habiles et nos auteurs immortels ? Henri IV nous a déjà charmés par sa noble loyauté, sa simplicité auguste et sa touchante sensibilité. Nos larmes coulent chaque fois que nous le voyons chez le paysan Michaud, essayer furtivement les siennes, aux éloges qu'on fait du meilleur des princes. Vous nous avez fait adorer la bienfaisance de Montesquieu à Marseille, qu'un certain M. Pilhes vous a si maladroitement pillé dans son Bienfait anonyme, et nous avons ri lorsque vous avez levé le rideau qui couvrait l'intérieur de la maison de Molière. Ne nous reste-t-il pas encore une foule de citoyens et de souverains fameux dont les ombres ne demandent qu'à être évoquées, et que nous pouvons faire mouvoir et agir sur notre théâtre ? Charles V, Louis XII et Louis XIV y seraient-ils déplacés ?

Croit-on que, si l'on y voyait le modeste Catinat attendre deux heures et demie dans l'antichambre d'un commis, et que, si on l'entendait, lorsque le protecteur subalterne, le reconnaissant, lui balbutie des excuses, répondre, sans se fâcher, ces belles paroles : « Ce n'est pas ma personne, que vous avez tort de laisser dans votre antichambre, c'est un officier, quel qu'il soit : ils sont tous également au service du roi, et vous êtes payé pour leur répondre ». Croit-on même que, si on pouvait le surprendre jouant aux quilles avec ses soldats, le jour de sa première victoire, croit-on, dis-je, que la peinture d'un pareil caractère n'enchanterait pas autant que celle d'un marquis imaginaire qui trompe cinq ou six femmes à la fois, et s'applaudit de ses conquêtes ? Croit-on que le mot si connu de Turenne : Et quand même ç'eût été George, fallait-il frapper si fort ? ne ferait pas autant rire que les proverbes de Molière ? Et si on entendait le bon La Fontaine, dépouillé de tout, dire naïvement à son ami qui lui offre un asile : J'y allais. Croit-on que ces mots prononcés par des acteurs intelligents et sensibles, n'exciteraient pas en nous la plus vive admiration, et ne contribueraient pas à nous rendre meilleurs ? Pellisson, sacrifiant son honneur pour sauver l'honneur de son ami, Fénelon instruisant son royal élève ; J.-J. Rousseau confessant noblement ses fautes, ne valent-ils pas les Valères, les Clitandres, les Damis et mille autres personnages éclos de l'imagination des poètes, et qui n'ont jamais eu d'existence réelle que dans quelques cercles, où on les choisit pour leur donner l'expression et la physionomie qui leur manquent ?

Mais, direz-vous peut-être, il faudrait, en mettant ces grands écrivains sur la scène, donner à chacun le style de ses ouvrages : il faudrait leur prêter le langage qu'ils ont parlé dans leurs écrits, et il

n'est pas facile d'imiter le faire des Rousseau, des Fénelon, des Pellisson, des La Fontaine, toujours, comme dit si ingénument celui-ci, toujours on serait trahi par quelque bout d'oreille. L'objection est spécieuse, et l'on peut aisément y répondre : les gens de lettres les plus renommés ont parlé aussi simplement que les autres hommes, et ce n'est pas le style de leurs écrits qu'il faudrait imiter, mais celui de leur conversation. Le Roitelet n'est pas obligé d'avoir le vol de l'Aigle ; mais le Roitelet a sa manière de voler, et il ne doit pas vouloir plus qu'il ne peut faire. S'il fait au contraire tout ce qu'il peut, on lui saura gré de ses efforts. Il y a grande apparence que les dieux avaient un langage infiniment plus sublime que les mortels ; et lorsqu'Homère se rend l'interprète de Jupiter, de Junon, de Vénus, etc., il ne les fait point parler en vers plus harmonieux, plus corrects ou plus relevés qu'Agamemnon, Ajax, Hector ou Achille ; que dis-je ? si on introduisait Racine dans une comédie, et qu'on lui prêtât les images pompeuses et les tours ambitieux du récit de Thérémène, on ferait siffler un versificateur qui ne doit jamais l'être, et rien ne pourrait faire excuser un si ridicule contre-sens. Que celui donc qui mettra nos grands auteurs sur le théâtre, se contente de les peindre comme ils étaient ; voilà l'important, et qu'il n'emprunte point une palette étrangère. Il arrivera de là que la scène française, rivale du paisible Elysée, nous offrira ce qu'il y eut de plus grand et de plus vertueux sur la terre ; et nous y verrons bientôt errer ces morts immortels dont les traits ne nous sont transmis que dans des gravures insipides ou des bustes inanimés. Que dis-je ? Quand vous avez mis sur la scène Philippe II, Louis XI, etc., vous leur avez prêté votre langage, c'est-à-dire un style fleuri, correct et harmonieux ; on les a promptement reconnus, et les lecteurs ne se sont pas avisés de dire : est-ce bien ainsi que parlait le tyran de la France ? Est-ce bien ainsi que s'exprimait le tyran du Midi ? Continuez donc, mon cher concitoyen, à évoquer sur le théâtre les ombres des hommes qui ont transmis leurs noms à la postérité, soit en bien ou en mal, et que, grâce à vos mâles pinceaux, le théâtre devienne ainsi un supplément à l'histoire. Je vous suivrai de loin, dans cette carrière périlleuse, bien moins pour vous imiter, que pour applaudir à vos triomphes.

CUBIÈRES-PALMÉZEAUX.

PERSONNAGES.

MOLIÈRE. Le citoyen Belleval
LA MOLIÈRE, sa femme. Mademoiselle Fortin.
ISABELLE, leur fille Mademoiselle Virginie.
CHAPELLE, ami de Molière. Le citoyen Guénée.
BARON. La citoyen Grévin. Le citoyen Grévin.
MONTAUSIER. Le citoyen Ozanne.
Le Docteur MAUVILAIN ou MAUGUILLAIN. Le citoyen Thourin.
PIRLON. Le citoyen Édouard.
LA FORÊT, Servante de Molière. Mademoiselle Mitonneau.
LESBIN, Valet de Molière. Le citoyen Després.
UN SEMAINIER.
UN GARÇON DE THÉÂTRE.
PLUSIEURS ACTEURS DE LA TROUPE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES DE L'ACTE IV. ACTEURS.

MONSIEUR de MONTAUSIER. Ozanne.
CHAPELLE. Guénée.
BARON. Grévin.
MIGNARD, peintre célèbre. Després.
APOLLON. Rousselle.
MELPOMÈNE. Mlle Boulogne.
THALIE. Adèle.
LES AUTRES MUSES, personnages muets.

La Scène est dans la Maison de Molière.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

MOLIÈRE seul, se promenant avec un air d'impatience.

Je ne sais que penser de mon ami Chapelle ;
Veut-il me rendre fou ? Dans l'excès de son zèle,
L'autre jour, il m'emporte un de mes manuscrits,
Et me laisse un des siens. Messieurs les beaux esprits
5 Prétendent, me dit-il, que dans mes comédies,
Je blesse le bon ton, et qu'elles sont remplies
De mots ignobles, bas, et de détails bourgeois,
Il veut me corriger et m'apprendre les lois
Du beau monde qu'il hante ; et, si je dois l'en croire,
10 J'aurai moins de profit et beaucoup plus de gloire.
C'est fort bien fait à vous, monsieur l'épicurien !
Votre projet, sans doute, est d'un homme de bien ;
Mais de me réformer il n'est plus temps, je pense,
Et vous perdrez ici toute votre science.
15 On ne redresse point un arbre déjà vieux,
Et je ferais plus mal, pour vouloir faire mieux.
Chapelle, cependant, n'arrive point, j'enrage.
Si du moins il m'avait renvoyé mon ouvrage !
J'en ai besoin. Holà !... Je suis d'une fureur.

SCÈNE II.
Molière, Lesbin.

MOLIÈRE.

20 Chapelle n'a-t-il rien envoyé ?

LESBIN.

Non, Monsieur.

MOLIÈRE.

Qu'on me laisse !

SCÈNE III.

MOLIÈRE, seul.

Il me faut, en attendant qu'il vienne
Me rapporter ma pièce, examiner la sienne.
Il m'en a tant prié. Lisons. Chapelle aussi
S'avise d'être auteur. Asseyons-nous ici,
25 Et tâchons d'étouffer ma trop juste colère.

Il s'assied près d'une table, y prend un manuscrit et lit tout bas.

De l'esprit, de l'esprit, comme à son ordinaire !

Se remettant à lire tout bas.

Encore de l'esprit, des traits vifs et brillants,
Des détails fins, légers, et des portraits saillants ;
30 Un jargon de ruelle, un ton de persiflage,
Qui sans doute des sots obtiendra le suffrage ;
Mais pas le sens commun, pas l'ombre de raison,
Et de grands sentiments toujours hors de saison.
Croit-il, mon pauvre ami, que pour la comédie,
L'esprit soit suffisant ? Du bon sens, du génie,
35 Voilà, voilà surtout, les dons qu'il faut avoir.
Tel qu'il est, en un mot, l'homme cherche à se voir,
Et non tel qu'on l'a peint dans cette oeuvre infidèle.
Qui manque la copie est sifflé du modèle.
Je ne répondrais point que cet ouvrage là
40 Ne réussît, pourtant, qu'il ne plût, et voilà
Comme de beaux esprits, membres d'académies,
Quand je ne serai plus, feront des comédies !
Ils uniront ensemble, et l'esprit et le cour,
La nature et l'amour, la peine et le bonheur :
45 Leurs vers tout hérissés d'antithèses pointues,
Rediront ce qu'ont dit, en phrases rebattues,
Visé, Balzac, Voiture et monsieur Trissotin,
Grands auteurs dont on sait le malheureux destin.
Mais, achevons... Je crois qu'en chantant il s'annonce.
50 Oh ! Qu'il mériterait une vive semonce !

SCÈNE IV.

Le même, Chapelle, fredonnant un air à boire.

MOLIÈRE.

Eh bien ! M'apportez-vous mon manuscrit, enfin ?

CHAPELLE.

Le voilà, mon ami, votre ouvrage est divin.

MOLIÈRE.

Divin ! Vous plaisantez : je n'ai point fait d'ouvrage.
Dont je sois satisfait, et c'est ce dont j'enrage.

CHAPELLE.

55 Je m'étais figuré d'abord que vos écrits
Fourmillaient de défauts, mais j'en sens tout le prix,
Depuis que j'en ai fait à tête reposée
Un examen suivi. Votre prose est aisée ;
60 Vos caractères, vrais, comiques, amusants,
Et vous offrez partout des traits neufs et plaisants.
Je voudrais pour beaucoup avoir votre génie.
Quoi qu'en dise des sots la tourbe réunie,
Votre bon homme Argan m'a surtout enchanté :
Il se croit bien malade et crève de santé.
65 Et cette belle-mère intéressée, avide ;
Que j'aime à voir les traits de son âme sordide
Si bien représentés ! Votre Diafoirus
M'amuse infiniment par son docte Phébus.
70 Votre Purgon me charme, et dans cette peinture
J'ai partout admiré le ton de la nature.

MOLIÈRE.

Vous ne croyez donc pas que j'aie à corriger
Rien dans ma comédie ?

CHAPELLE.

Il n'y faut rien changer.

MOLIÈRE.

Pas un mot ?

CHAPELLE.

Pas un mot.

MOLIÈRE.

75 Eh bien, je suis sincère,
À la vôtre non plus je ne vois rien à faire ;
Mais pour d'autres raisons.

CHAPELLE.

Comment ! Expliquez-vous ?

MOLIÈRE.

Je m'en garderai bien. À vous mettre en courroux
Vous ne tarderiez pas ; et Dieu merci, ma femme
Se fâche assez souvent.

CHAPELLE.

Il est vrai que Madame
N'est pas douce ; mais moi, je m'amuse de tout.
80 De moi-même je ris quelquefois ; c'est mon goût.
Boire la nuit, dormir la grâce matinée,
À rien ne réfléchir, vivre au jour la journée,
En deux mots me voilà. Sans projet ni chagrin,
J'entends tout, je vois tout, avec un front serein ;
85 Parlez donc franchement. Est-ce que mon ouvrage
Vous a paru mauvais ? Et de votre suffrage
Me faudrait-il passer tout à fait ?

MOLIÈRE.

Tout à fait.
Franchement il est bon à mettre au cabinet.
Je me cite moi-même, en parlant de la sorte,
90 Pardonnez ; mais, ma foi ! La vérité m'emporte.
Et puis, vous le savez je ne suis point flatteur
Votre style n'a rien de ce feu créateur,
Qui distingua toujours les sublimes poètes :
Il est semé d'éclairs, de clinquant, de bluettes ;
95 Il éblouit, souvent, et n'échauffe jamais.

CHAPELLE.

Je n'ai pas, comme vous, l'art de peindre à grands traits,
J'en conviens ; cependant il faut être équitable.
Votre genre peut-être est le seul véritable :
Si j'en crois néanmoins de célèbres auteurs,
100 De plus d'une manière on corrige les mours ;
Et, sans vous ressembler, ou marcher sur vos traces,
J'ai pu, tout comme vous, sacrifier aux grâces.

MOLIÈRE.

D'accord ; et puisqu'enfin vous ne me croyez pas,
Voulez-vous essayer, pour sortir d'embarras,
105 Un moyen des plus sûrs ? À ma bonne servante
Je lis tous mes écrits. Elle n'est point savante,
Elle n'a point d'esprit, mais un jugement sain.

CHAPELLE.

Consulter Laforêt ! Quel bizarre dessein !

MOLIÈRE.

110 Mon ami, la nature est son guide fidèle ;
Et pour plaire toujours, il faut n'écouter qu'elle.
Je vais, si vous voulez, lui lire un acte ou deux
De votre comédie.

CHAPELLE.

Il serait hasardeux
De tenter cette épreuve : elle est accoutumée
À ce qui vient de vous ; et votre renommée,
115 Quand vous la consultez, lui fait trouver tout bien.
Ne peut-on réussir par un autre moyen ?

MOLIÈRE.

Disons-lui que la pièce est de moi.

CHAPELLE.

Cette ruse
Me plaît infiniment, et je n'ai plus d'excuse.

MOLIÈRE, appelant.

Laforêt ! Laforêt !

SCÈNE V.

Les Précédents, Laforêt.

LAFORÊT, tenant à la main un flambeau allumé.

Qu'est-ce ?

MOLIÈRE.

120 Je vais lire une pièce. Mettez-vous-là.

LAFORÊT.

Oh ! J'aimons bien cela !
Quand vous nous en montrais, je rions tant ! J'écoute
Déjà de tout mon cour. Alle est de vous ?

MOLIÈRE.

Sans doute.
Elle est nouvelle, même, et je voudrais savoir
Ce que vous en pensez.

LAFORÊT.

125 Lisais. Je grillons de la voir.

MOLIÈRE, lisant.

« L'INSOUCIANT, Comédie en cinq actes ».

CHAPELLE? à Molière.

Ne vous pressez pas trop : par des chutes exactes
Marquez bien chaque vers.

MOLIÈRE.

D'accord. À son maintien,
Je vois déjà qu'au titre elle ne comprend rien.

Lisant.

« ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. La Fleur, Rosette.

ROSETTE.

Ton maître est-il ici ?

LA FLEUR.

Non, il vient de sortir.

ROSETTE.

130 Tant pis.

LA FLEUR.

Pourquoi cela ?

ROSETTE.

Je venais l'avertir.
Que madame l'attend à souper.

LA FLEUR.

Oh ! Je pense
Qu'il ne s'y rendra pas : il n'est pas d'homme en France
Qui soit plus invité. Chez nous, chaque matin,
Trottent les billets doux. C'est un tapage, un train...
135 Mais dans notre antichambre on a beau se morfondre,
À personne jamais nous ne daignons répondre ;
Et lorsque nous sortons, s'il faut ne rien celer,
Nous ne savons encore où nous devons aller.
Le hasard nous conduit selon sa fantaisie :
140 Nous visitons Eglé, Célimène, Julie.

Laforêt, quoique debout, s'endort pendant cette lecture.
Et notre seule étude est celle du plaisir.

Vrais papillons, en vain on nous voudrait saisir ;
Nous choisissons par fois la fleur la mieux éclore,
Et nous volons toujours de l'oillet à la rose.

ROSETTE.

145 Ton maître est singulier, à ce qu'il me paraît,
Et je crois mal aisé de faire son portrait.

LA FLEUR.

J'espère cependant esquisser son image :
Il est insouciant, on ne peut davantage,
C'est-à-dire insensible à la peine, au bonheur,
150 Cherchant la vérité, courant après l'erreur,
Et n'écoutant jamais l'amour ni la nature. »

Molière s'interrompant en voyant Laforêt dormir et l'appelant.
Laforêt !

À Chapelle.

Vous voyez l'effet de la lecture :
Elle dort tout debout.

Riant.

Ah ! Ah ! Ah ! Laforêt !

CHAPELLE.

J'en veux rire à mon tour ; c'est un excellent trait.

Riant.

155 Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Appelant.

Laforêt !

**, se réveillant, se frottant les yeux, et laissant tomber
le flambeau qu'elle tient.**

Eh bien ! Qu'est-ce ?

MOLIÈRE.

Quoi ! Vous dormez debout, lorsque je lis ma pièce !

LAFORÊT.

Pardonnez-nous, monsieur ; mais je n'ons rien compris
A tous ces beaux discours, et je sommes d'avis
Que vous jetiez au feu toutes ces fariboles.
160 Il faut, pour m'égayer, des choses qui soient drôles,
Et ce Monsieur Lafleur a trop d'esprit pour moi.

MOLIÈRE.

Eh bien, vous l'entendez ?

CHAPELLE.

Elle a raison, ma foi !

À Laforêt.

Tu n'admires donc pas l'ouvrage de ton maître ?

LAFORÊT.

Oh ! Pour celui-là, non.

CHAPELLE, à Molière.

Elle le fait paraître.

LAFORÊT.

165 Ce valet qui reçoit tant de coups de bâton,
Par un dieu goguenard qui lui vole son nom
Et même son visage, et puis ce maître Jacques
Qui change de métier en changeant de casaque ;
170 Ce bon monsieur Jourdain, de noblesse entêté,
Dont Nicole se moque avec tant de gaîté,
Qui voulaient de la cour imiter les usages :
Et Covielle et Scapin voilà les personnages
Qui m'amusent toujours.

CHAPELLE.

Mais Rosette et Lafleur

Sont de la même main.

LAFORÊT.

Eh ! Pardine, monsieur

175 Pourquoi le répéter ? J'en sommes bien fâchée,
C'est le culot qu'on trouve au fond de la nichée.

À Molière.

Encore un coup, monsieur, excusez si j'avons
Un tantinet dormi : je nous y connaissons,
Et vous n'avez rien fait qui soit moins agréable.

MOLIÈRE.

180 Dites mieux, mon enfant, qui soit plus détestable.

CHAPELLE.

Ce jugement est dur : quelque facilité
Brille dans un endroit que vous avez cité ;
Et vos rimes surtout ont charmé mon oreille.

MOLIÈRE.

Oui, je rime si bien que Laforêt sommeille.

À Laforêt.

185 Vous dormiriez encore, allez vous reposer,
Seul avec mon ami je veux ici causer.

SCÈNE VI.

Molière, Chapelle.

MOLIÈRE.

Eh bien, vous l'avez vu. C'est la simple nature
Qui vient de vous juger. Après cette lecture
Prétendez-vous encore à mon suffrage ?

CHAPELLE.

Non.

190 Qu'on se moque de moi, je sens qu'on a raison.
Vous ne l'ignorez pas, Molière, ma paresse
Ne m'a jamais permis de soigner une pièce,
Et d'en approfondir l'intrigue, les tableaux :
Je n'ai pas vos talents et surtout vos pinceaux.

MOLIÈRE.

195 Vous pourriez, comme un autre, avec du temps, des peines,
Arranger une intrigue et filer quelques scènes ;
Mais il faudrait d'abord choisir mieux vos sujets :
C'est de là seulement que dépend le succès.
L'Insouciant ! Quel titre ! Un pareil caractère
200 Peut fournir tout au plus une esquisse légère.
Il n'est qu'épisodique, et pour le bien traiter,
C'est au fond du tableau qu'il faut le présenter.
Voulez-vous réussir ? Peignez dans vos ouvrages
L'homme de tous les lieux, celui de tous les âges
205 Dessinez largement : que de tous vos portraits
À Paris, comme à Londres, on admire les traits.
Aux Peintres des boudoirs laissez la miniature ;
Et soyez, s'il se peut, grand comme la nature.

CHAPELLE.

Je suivrai ces conseils, par la raison dictés,
210 Mais les sujets majeurs vous les avez traités.
Un caractère neuf est devenu si rare !
Les pédants, les fâcheux, l'hypocrite, l'avare,
Le Bourgeois Gentilhomme et les tuteurs jaloux,
Le Misanthrope enfin, qui les surpasse tous.
215 Que reste-t-il encore après de tels modèles ?

MOLIÈRE.

Ce qu'il reste ? Du beau les sources immortelles
Ne s'épuisent jamais, et l'esprit créateur
Moissonne où glanerait un médiocre auteur.
Ai-je peint l'envieux à l'oil cave, au teint blême,
220 Qui se meurt des poisons qu'il distille lui-même ?
Et ces nobles altiers, qui, tyrans sous nos rois,
De l'humanité sainte ont usurpé les droits ;
Qui traînent dans les cours des noms qu'ils déshonorent,
Et, pour mieux s'illustrer, l'un l'autre se dévorent ?
225 Ai-je peint ces traitants qu'on voit avec éclat,
Enfler leur coffre-fort des trésors de l'état,
Et qui meurent du luxe et martyrs et victimes ?
De l'avidé joueur ai-je tracé les crimes ?
Ceux de l'ambitieux ? Ceux du vil séducteur,
230 De l'adroit courtisan, de l'ingrat, du flatteur,
De mille autres encore, qui brillent, disparaissent,
Et tous les cinquante ans expirent et renaissent,
Pareils à ces essaims d'insectes qu'au printemps
La chaleur renaissante éveille dans les champs ?

SCÈNE VII.

Les Précédents, un Garçon de théâtre.

LE GARÇON.

235 Pour répéter, monsieur, votre nouvelle pièce,
On n'attend plus que vous.

MOLIÈRE, à Chapelle.

Il faut que je vous laisse.

LE GARÇON.

Du manuscrit aussi le souffleur a besoin,
Et de le demander on m'a commis le soin.

MOLIÈRE, lui remettant un manuscrit.

Le voilà, je vous suis.

À Chapelle.

240 Si vous ne m'eussiez point rapporté mon ouvrage,
D'après un tel message,
Vous le voyez, parbleu j'étais joli garçon.

SCÈNE VIII.

CHAPELLE, seul.

Il vient de me donner une sage leçon,
Je veux en profiter : oui, j'en croirai Molière ;
Et je condamne au feu ma comédie entière,
245 Quel pénible métier, que celui d'écrivain !
Il vaut mieux ne rien faire et sabler du bon vin.

SCÈNE IX.

Chapelle, La Molière.

LA MOLIÈRE, avec humeur.

Du bon vin ! Du bon vin ! Voilà comme vous êtes !
Boire et passer vos nuits dans les jeux, dans les fêtes,
Voilà votre méthode, et c'est grâce à vous,
250 Que je te touche au moment de perdre mon époux.
Je le vois chaque jour dépérir et s'éteindre.

CHAPELLE.

Comment cela ? De moi vous auriez à vous plaindre ?
Je ne le croyais pas. Molière est mon ami,
Et ce noud qui m'est cher, par le temps raffermi,
255 Veut que vous m'expliquiez en quoi je suis coupable.
Molière m'a caché...

LA MOLIÈRE.

Les plaisirs de la table
N'ont jamais rien valu pour sa faible santé.
Il était au régime ; avec soin apprêté,
Un lait doux humectait sa poitrine affaiblie ;
260 Vous vous êtes moqué de son genre de vie :
Vous l'avez fait manger et boire autant que vous,
Et, dans cet instant même, une incurable toux
Le tourmente, l'opprime, il en perd la parole,
Et je viens de le voir balbutier son rôle,
265 Et, contre son usage, obligé de s'asseoir.
Vous savez cependant qu'il doit jouer ce soir.

CHAPELLE.

Je suis, de son état, affligé, mais j'espère
Qu'il sera peu durable ; et puis la bonne chère
Ne fut jamais fatale aux enfants d'Apollon :
270 Horace en est la preuve, ainsi qu'Anacréon.
Oui, c'est du vin d'Ail la mousse pétillante,
Qui seule peut donner une santé brillante.
Je l'éprouve à mon tour ; regardez bien mes yeux :
On y voit éclater ce nectar radieux ;
275 Mon visage est empreint de sa couleur vermeille :
Le meilleur élixir est celui de la treille.

LA MOLIÈRE.

Quel discours ! Vous parlez comme un franc libertin.

CHAPELLE.

Oh ! non, mais comme un homme ennemi du chagrin.
Voulez-vous maintenant que je vous parle en sage ?
280 Ce n'est pas, croyez-moi, le bachique breuvage,
Qu'au milieu d'un festin je verse à votre époux,
Qui cause ses douleurs et fait naître sa toux ;
C'est votre humeur, madame, elle est un peu changeante
Elle est impérieuse, et jamais indulgente.
285 Ce discours vous surprend : pardonnez, mais je crois
Qu'ami de votre époux, j'ai sur vous quelques droits
Et que je puis vous dire une fois ma pensée.

LA MOLIÈRE.

M'injurier chez moi !... quelle audace insensée !

CHAPELLE.

Fâchez-vous, j'y consens ; je n'en rabattrai rien.
290 Quand l'âme est en repos, le corps se porte bien.

LA MOLIÈRE, avec un dédain affecté.

Moi, je me fâcherais ! Et pourquoi, je vous prie ?
Votre raison, monsieur, à chaque instant varie :
Vous êtes si souvent à la perdre exposé !

CHAPELLE.

Bon ! Le trait est malin, quoique peu déguisé ;
295 Mais je n'en suis pas moins très jaloux de vous plaire
Et je sors pour calmer votre juste colère :
Je vais à votre époux offrir tous mes secours :
Pour prolonger les siens, je donnerais mes jours.

SCÈNE X.

LA MOLIÈRE, seule.

300 Chapelle a-t-il raison ? Je veux être maîtresse,
Commander en ces lieux ; mais, Molière sans cesse
Ne veut-il pas user d'un suprême pouvoir,
Et me faire, dit-il, rentrer dans mon devoir ?
Qu'il cède, quelquefois, je céderai. Qu'entends-je ?
C'est ma fille.

SCÈNE XI.

Le même, Isabelle.

LA MOLIÈRE.

305 D'où vient cette pâleur étrange
Qu'on voit sur votre front ? Molière est-il plus mal ?

ISABELLE.

Ah ! Je crains qu'il ne touche à son terme fatal.
Plus que jamais il souffre, et j'en suis désolée.
Je le quitte à l'instant ; sa toux est redoublée,
Et ce qui doit surtout combler mon désespoir,
310 Il s'y montre insensible, et pour jouer ce soir
Il vient de s'habiller.

LA MOLIÈRE.

Rassurez-vous, ma fille,
Il faut qu'il y renonce et qu'il se déshabille.
Votre père m'est cher : je ne souffrirai pas
Qu'au trépas il s'expose en feignant le trépas.
315 Son rôle est fatigant, et tout me persuade
Qu'il faut se bien porter pour faire le malade.
Je veillerai, vous dis-je, au salut de ses jours.
Vous-même renoncez à de folles amours
Dont je suis informée, et songez, pour me plaire,
320 Qu'il vous faut obéir en tout à votre mère.

ISABELLE.

C'est mon vou le plus cher. À vos ordres soumis,
Mon cour, sans votre aveu, s'est-il jamais permis
De former un désir ?

LA MOLIÈRE, avec humeur.

Oui, oui, mademoiselle,
Je connais votre humeur indocile et rebelle ;
325 Mais je saurai bientôt vous mettre à la raison.
M'oserez-vous nier que vous aimez Baron,
Et qu'il ressent pour vous une égale tendresse ?

ISABELLE.

Non.

LA MOLIÈRE.

Vous en convenez ?

ISABELLE.

Sans doute il m'intéresse,
Mais je ne savais pas que ce pur sentiment
330 Fût un crime à vos yeux, et même en ce moment,
J'ai peine à concevoir qu'il puisse vous déplaire.
Baron, depuis longtemps, est l'ami de mon père ;
Il est son camarade, et son talent d'acteur
Prête un charme de plus aux talents de l'auteur :
335 Mon père l'a formé, mon père l'idolâtre
Et fonde sur lui seul l'espoir de son théâtre.

LA MOLIÈRE.

Soit ; mais ignorez-vous qu'orgueilleux à l'excès,
Il pense que lui seul doit avoir des succès ?
340 Que nous sommes toujours d'un sentiment contraire,
Et que dix fois le jour il me met en colère ?

ISABELLE.

L'orgueil est un défaut ; mais un grand comédien
Est homme comme un autre et peut avoir le sien.
Baron fait un emploi qui le rend excusable.
345 Des conquérants, des rois l'orgueil est pardonnable ;
À les représenter, Baron accoutumé,
En héros quelquefois se croyant transformé,
Conserve leur fierté même hors de la scène,
Et n'en a point, je pense, une âme plus hautaine.

LA MOLIÈRE.

Lui-même avec plus d'art ne pourrait s'excuser.
350 Vous songez en secret peut-être à l'épouser ?
Eh bien ! Je vous défends de nourrir dans votre âme
Un espoir qui m'offense, et d'écouter la flamme
Qu'au mépris de mes droits il a fait naître en vous.
Je viens de vous choisir, d'ailleurs, un autre époux.
355 Le marquis de Milflore est épris de vos charmes ;
Sitôt qu'il vous a vue, il a rendu les armes ;
À vous plaire, en un mot, tous ses voux sont bornés.

ISABELLE.

Eh quoi ! C'est un marquis, que vous me destinez ?

LA MOLIÈRE.

Pourquoi non ? Il m'a fait les plus vives instances :
360 Il vous aime, et l'amour rapproche les distances.
Il est sûr d'obtenir bientôt mon agrément.

ISABELLE.

J'abandonnerai donc le théâtre ?

LA MOLIÈRE.

Oui, vraiment.

On vous appellera madame la marquise ;
Vous aurez un hôtel, un nom. Je suis surprise
365 Que vous ne sentiez pas l'excès d'un tel honneur.

ISABELLE.

Des titres si pompeux ne font pas le bonheur ;
Et mon père, d'ailleurs, n'aime pas qu'on s'allie
À de plus grands que soi.

LA MOLIÈRE.

Riez de sa folie.

Votre père voit mal... Ah ! S'il avait mes yeux !...

ISABELLE.

370 On peut me demander quels furent mes aïeux,
Quelle est ma dot. Jamais on n'en doit faire accroire.

LA MOLIÈRE.

De votre père, en dot, vous porterez la gloire.
Molière s'est rendu fameux par ses écrits :
Il tient le plus beau rang parmi les beaux esprits :
375 Ses ouvrages ; voilà ses titres de noblesse.

ISABELLE.

Mon père, de Baron, approuve la tendresse ;
Et je crains qu'à vos voux il ne consente pas.

LA MOLIÈRE.

Eh bien ! Il faut aller le trouver de ce pas.
Suivez-moi ; je prétends que vous m'aidiez vous-même
380 À lui faire agréer Milflore, qui vous aime.

Isabelle suit sa mère en soupirant et levant les yeux au ciel.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Molière, La Molière, Isabelle.

**MOLIÈRE, dans le costume du malade imaginaire, et
avec beaucoup d'émotion.**

Non, ma femme, jamais je n'y consentirai :
Ma fille m'est soumise, et je la marierai
Selon qu'il me plaira.

LA MOLIÈRE.

Mais songez donc, Molière,
Que ma fille aux honneurs s'ouvrira la carrière,
385 Et que l'hymen s'unit avec le tendre amour
Pour la faire bientôt parvenir à la cour.
Songez qu'incessamment...

MOLIÈRE.

La Cour ! Voilà les femmes !
Elles veulent toujours être de grandes dames
Et toujours s'élever : ivres d'un vain éclat,
390 Elles ne savent point rester dans leur état.
Je n'ai fait qu'indiquer dans une comédie
Ce travers singulier ; mais si je m'étudie
À le représenter comme il s'offre à mes yeux,
C'est vous que je peindrai ; je ne puis choisir mieux :
395 Oui, ma femme, vous même.

LA MOLIÈRE.

Et vous ferez, je gage
Une pièce ennuyeuse, un détestable ouvrage.

MOLIÈRE.

Nous verrons.

LA MOLIÈRE.

Et pourquoi blâmer l'ambition
Que je vous fais paraître en cette occasion ?
Elle est noble, elle tend au bonheur de ma fille.
400 N'a-t-on pas vu cent fois d'une obscure famille
Les humbles rejetons, par le sort transplantés,

Eux-mêmes s'étonnant de leurs prospérités,
Briller modestement à la première place,
Et leur éclat s'étendre aussi loin que leur race.

MOLIÈRE.

405 Ma femme, vous parlez comme feu Cicéron,
Mais quel sera le fruit de votre ambition ?
Vous perdrez votre fille : elle est simple, ingénue :
Si jamais les grandeurs lui donnent dans la vue,
Elle deviendra vaine, altière comme vous ;
410 Elle mettra sa gloire à nous mépriser tous
Et se fera bientôt mépriser elle-même.

LA MOLIÈRE.

Quelle obstination ! Puisque le marquis l'aime,
Et puisqu'il est honnête, elle en prendra les mours,
Et sera de la sorte à l'abri des censeurs.

MOLIÈRE.

415 Et quel est ce marquis ? Dans le siècle où nous sommes,
Il est de faux dévots et de faux gentilshommes :
Je les ai démasqués ces imposteurs cruels,
Qui méditent le crime à l'ombre des autels :
Du bon monsieur Tartuffe on se souvient encore,
420 Et si vous me fâchez, craignez tout pour Milflore.
Jusques à ce moment de messieurs les marquis
Je n'ai peint que les airs. Il court de certains bruits
Que Milflore est de ceux dont la coupable adresse
Usurpe les honneurs qu'on doit à la noblesse.
425 Qu'il tremble : avec le temps chacun aura son tour,
Et je puis peindre aussi les tartuffes de cour.

LA MOLIÈRE.

Avec plus de respect parlez d'un homme illustre
De qui les seuls aïeux font la gloire et le lustre.
Et qui.

MOLIÈRE.

Vous voulez donc qu'il soit de qualité ?
430 J'y consens ; mais sachez une autre vérité
Beaucoup plus importante, et vous perdrez l'envie
De voir bientôt ma fille avec Milflore unie.
Pour rendre fortuné le lien conjugal,
Il faut, tant que l'on peut, épouser son égal.
435 Georges Dandin le prouve avec clarté : je pense
Y montrer les dangers d'une mésalliance.
Cette pièce vous donne une bonne leçon :
Profitez-en.

LA MOLIÈRE.

Ma foi, je n'y vois rien de bon.

MOLIÈRE.

440 Soit ; mais je ne veux point d'un marquis pour ma fille ;
Un marquis n'entrera jamais dans ma famille.

Montrant Isabelle.

Je sais que Baron l'aime, et qu'elle aime Baron,
Et je le lui destine.

LA MOLIÈRE.

Eh quoi ! Ce fanfaron
Qui, fier de son talent, méprise tout le monde ?

ISABELLE.

445 Votre refus, toujours, sur son orgueil se fonde ;
Mais, madame, mon père a des talents aussi,
Dont il peut être fier, puisqu'ils ont réussi,
Et lorsque vous l'aimiez, quand le nom de Molière
Surprit et captiva votre âme toute entière,
450 Si l'on vous eût offert un marquis pour époux,
Auriez-vous, sans regret, renoncé...

LA MOLIÈRE.

Taisez vous.

MOLIÈRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, la forcer au silence ?
Une mère doit-elle user de violence ?
Elle raisonne juste ; il est permis, je crois,
Lorsque l'on n'a point tort de défendre ses droits.

À part.

455 Ce trait est si naïf, que j'en veux faire usage,
Et je le placerai bientôt dans quelque ouvrage,

Haut à Isabelle.

Poursuis, ma chère enfant.

À la Molière.

Laissez-la s'expliquer ;
Votre fille vous aime et ne veut point manquer
À ce qu'elle vous doit.

LA MOLIÈRE.

Qu'a-t-elle encore à dire ?

ISABELLE.

460 Madame, j'ai tout dit.

LA MOLIÈRE, à part.

Je souffre le martyr

Haut à Molière.

Puisque vous la servez de tout votre pouvoir,
J'ai des droits qu'à mon tour je veux faire valoir ;
Qu'elle épouse Milflore ou Baron, peu m'importe ;

465 Je ne m'en mêle plus. Ma crainte la plus forte
Est que vous ne tombiez malade gravement ;
Si toujours dominé par votre entêtement,
Vous jouez aujourd'hui dans votre comédie.
Votre santé n'est pas assez bien rétablie
Pour le rôle d'Argan.

MOLIÈRE.

470 Ma toux vient par accès,
Ne le savez-vous pas ? Elle me laisse en paix
Souvent une heure entière, une demi-journée ;
Et comme j'ai toussé beaucoup la matinée,
Je suis calme, ce soir, et mon rôle ira bien.

LA MOLIÈRE.

Quant à moi je renonce à jouer dans le mien.

MOLIÈRE.

475 Madame, la Duparc remplira votre place ;
Elle sait votre rôle.

LA MOLIÈRE.

480 Eh bien ! Qu'elle le fasse !
Qu'elle soit de vos maux et complice et témoin !
Ne pouvant l'empêcher, d'un plus utile soin
Je me vais acquitter : on m'a dit la demeure
Du docteur Mauvillain.

MOLIÈRE.

Qu'entends-je ?

LA MOLIÈRE.

Dans une heure
Et peut-être plus tôt, vous le verrez ici.

MOLIÈRE.

Ma foi ! C'est me réduire à vous crier merci.
Un médecin ! Ma femme ! Ô ciel ! Quelle incartade

Se mettant à genoux d'un air grotesque et railleur.
N'est-ce donc pas assez pour moi d'être malade ?

LA MOLIÈRE.

485 Vous avez beau railler.

MOLIÈRE.

Prenez pitié de moi.

LA MOLIÈRE.

Non, non, un médecin... mais qu'est-ce que je vois ?
Baron ! Je ne saurais supporter sa présence :
Sortons ; chez le docteur allons en diligence.

SCÈNE II.
Molière, Baron, Isabelle.

MOLIÈRE.

Qu'est-ce, mon cher Baron ? Vous paraissez rêveur.

BARON.

490 Ah ! J'ai sujet de l'être.

MOLIÈRE.

Et quel est le malheur
Qui fait naître chez vous cette mélancolie ?
Daignez me l'expliquer ; votre ami vous en prie.

BARON.

Vous connaissez Mondorge ?

MOLIÈRE.

Oui, c'est un comédien
Pauvre, à la vérité, mais honnête homme.

BARON.

Eh bien !
495 Il est plus que jamais plongé dans la détresse.
Je sais qu'aux malheureux votre cour s'intéresse,
Et je viens vous prier...

MOLIÈRE, avec un transport de sensibilité.

Mon camarade ! Ô ciel !
Qu'il vienne, qu'il paraisse !

BARON.

Il est essentiel
500 Qu'il ne se montre pas. Quand la peine est extrême,
On craint d'être importun.

MOLIÈRE.

Doute-t-il que je l'aime ?

BARON.

Non ; mais si vous voulez être son bienfaiteur...

MOLIÈRE.

Si je le veux ! Sur l'heure.

BARON.

Épargnez la pudeur :
Dont son front, à vos yeux, se couvrirait peut-être ;
D'une rougeur subite il ne serait pas maître...

MOLIÈRE.

505 Je vous entends, Baron, et je serai discret.
Cacher le bienfaiteur, c'est doubler le bienfait.
Eh ! Bien, de ses besoins donnez-moi connaissance ;
Qu'est-ce qu'il lui faudrait ?

BARON.

Il fait son tour de France,
Jouant la comédie à Marseille, à Bordeaux :
510 Il dépense beaucoup en habits, en chevaux :
Les voyages sont chers.

MOLIÈRE.

Très chers. Quels sont ses rôles ?

BARON.

Ceux de rois. Il pourrait avec quinze pistoles
Demain se mettre en route.

MOLIÈRE, lui donnant de l'argent.

Il faut les lui porter.
De ma part : les voilà. Puis, il faut ajouter
515 Ces vingt-cinq de la vôtre.

ISABELLE, lui donnant aussi de l'argent.

Et de la mienne douze.

MOLIÈRE.

De l'obliger aussi te voilà donc jalouse ?
Oh ! Que j'aime à te voir ces généreux désirs !

ISABELLE.

Il me reste l'argent de mes menus plaisirs,
Puis-je mieux l'employer ? D'ailleurs je vous imite ;
520 Et faire son devoir n'est pas un grand mérite.

BARON.

Vous l'entendez, Molière ! Ah ! Que ces mots sont doux
Pour mon cour qui l'adore ! Elle est digne de vous ;
Sans cesse elle le prouve, et ma vive tendresse...

MOLIÈRE.

Je conçois à quel point elle vous intéresse :
525 Vous pourrez en parler, mais dans un autre instant.
Songez que, près d'ici, Mondorge vous attend,
Et qu'il faut, avant tout, soulager l'infortune.

BARON.

La louange, en effet, doit paraître importune
À la vertu modeste ; et je m'en vais soudain
530 Remettre en votre nom...

MOLIÈRE, le rappelant après qu'il a fait quelques pas.

Attendez ; j'ai dessein
De joindre un habit neuf à la modique somme
Que va, de notre part, toucher cet honnête homme.
Si j'en crois mes soupçons, il n'est pas trop vêtu,
Et le froid n'a jamais respecté la vertu.
535 L'habit qu'on m'apporta la semaine dernière,
Est d'une bonne étoffe, et doublé de manière,
À résister longtemps aux rigueurs des saisons,
Sans faire à Laforêt connaître mes raisons,
Dites-lui qu'à l'instant je veux qu'elle le donne
540 À notre pauvre ami, que c'est moi qui l'ordonne.

BARON.

Ah ! Que je suis charmé de la commission !

SCÈNE III. **Molière Isabelle.**

MOLIÈRE.

Que de délicatesse et de discrétion
Il vient de nous montrer ! Et combien l'un et l'autre
Vous m'avez enchanté !

ISABELLE.

Cet éloge est le vôtre :
545 Ô mon père ! C'est vous, vous qui le méritez :
Vos exemples, par nous, viennent d'être imités :
C'est vous qu'il faut louer.

MOLIÈRE.

Loin de lui faire un crime
De son ardeur pour vous, je l'aime, je l'estime
Plus que jamais, ma fille ; et je veux qu'aujourd'hui
550 Un fortuné lien vous unisse avec lui.

ISABELLE.

Si ma mère, pourtant, à cet hymen s'oppose...

MOLIÈRE.

Et que m'importe, à moi, que sur tout elle glose ?
Le marquis, dont sans cesse elle vante le nom,
Montre-t-il, après tout, les vertus de Baron ?
555 Aurait-il d'un ami prévenu la misère ?
Mondorge est malheureux. Baron le traite en frère,
Et sans l'humilier, il vole à son secours.
Que de tels procédés sont rares de nos jours !
Le pauvre est dédaigné. Ce n'est que la richesse,

560 Le rang ou le crédit, qu'on loue avec bassesse,
Et l'on me blâmerait de peindre ces travers ?
Vous n'êtes pas au bout : tremblez, hommes pervers !

SCÈNE IV.

Les précédents, Un semainier.

LE SEMAINIER.

On m'envoie en ces lieux pour savoir si Molière
Dans sa pièce jouera ?

MOLIÈRE.

565 Allez ; point de relâche et qu'on se tienne prêt.
Je vous suis à l'instant. Demande singulière !

SCÈNE V.

Molière, Isabelle.

ISABELLE.

570 M'inspire une frayeur...
D'une cruelle toux votre organe affecté
Je vous ai vu tantôt répéter votre scène ?
Vous jouerez aujourd'hui, lorsqu'avec tant de peine
Quoi ! Mon père, en effet

MOLIÈRE.

Chaque jour, j'en conviens, s'affaiblit davantage ;
Mais de l'humanité les maux sont le partage ;
Il faut les supporter ; il faut savoir souffrir,
Et l'on vit seulement pour apprendre à mourir.
Ma fragile santé

ISABELLE, tombant à ses genoux.

575 Non, vous ne jouerez point ; non ; j'ai trop d'épouvante
Pour vous laisser sortir. Votre fille tremblante
Vous conjure à genoux de rester en ces lieux.
Écoutez mes terreurs comme un avis des cieux
Qui veulent conserver un père à sa famille ;
580 Ils ne trompent jamais, et surtout une fille.

MOLIÈRE.

Eh ! bien soit : terminons ces douloureux débats.

ISABELLE.

Ils seront terminés, si vous ne jouez pas.

MOLIÈRE.

Je le voudrais en vain. Écoute-moi, te dis-je,
Et ne m'interromps pas d'un seul mot, je l'exige :
585 Né de parents obscurs, dès mes plus jeunes ans,
J'eus l'amour de la gloire ; et de mes seuls talents,
Je voulus emprunter toute ma renommée.
Un conquérant l'obtient en guidant une armée,
Et chef de comédiens, par de joyeux écrits
590 Je me rendis célèbre, avant d'être à Paris :
J'aurais vu, cependant, mes tristes destinées
À deux ou trois succès obscurément bornées,
Si l'on ne m'eût aidé, si l'amour de mon art
N'eût de même enflammé la Duparc, la Béjart,
595 Lagrange, la Debrie et plus d'un autre encore
Dont l'amitié m'est chère autant qu'elle m'honore.
Ces acteurs renommés, l'un de l'autre rivaux,
Ont acquis quelque bien ; mais ceux que mes travaux
Soutiennent chaque jour et chaque jour font vivre,
600 Ceux qui manquent de tout, faut-il que je les livre
Au besoin, qui souvent naît d'un pénible emploi ?
Tous ces infortunés sont pères, comme moi !
Leur sort est dans mes mains, et par ma négligence
Dois-je de leur famille augmenter l'indigence,
605 Et les priver, enfin, du prix de leurs efforts ?
Ah ! Ne m'expose pas à sentir un remords.

ISABELLE.

En pouvez-vous connaître ?

MOLIÈRE.

Obliger de sa bourse
Est un petit mérite ; et l'homme sans ressource
A des droits infinis sur les cours généreux.
610 Ce n'est pas l'argent seul qui sert les malheureux,
Ma fille : on donne plus quand on a l'âme bonne ;
Payer de ses talents, payer de sa personne,
Voilà, dans ce moment, quel est mon vrai devoir.

ISABELLE.

Ainsi mes pleurs sur vous n'auront aucun pouvoir ?
615 Je vous dois mon bonheur, et c'est le compromettre
Que d'aller.

SCÈNE VI.
Les précédents, Lesbin.

LESBIN, une lettre à la main.

De Mignard, on m'apporte une lettre

MOLIÈRE.

Encore un embarras !

Lisant.

« Vous savez, mon cher Molière, que je travaille depuis longtemps à votre portrait ; l'amitié qui nous unit, et votre grande réputation me faisaient une loi d'y mettre tout le soin dont je suis capable, et cette loi a été ma règle unique : je l'ai achevé, enfin, et si vous voulez m'attendre chez vous aujourd'hui, je vous le ferai porter, afin que vous m'en disiez votre avis. »

Pour attendre Mignard,
Je ne resterai point. Qu'on aille de ma part
Le lui faire savoir.

ISABELLE.

Eh quoi ! Lorsqu'il désire...

MOLIÈRE.

620 Ma fille, vous avez sur moi beaucoup d'empire ;
Quand vous avez voulu me retenir ici,
Je vous ai refusée et votre mère aussi ;
Et, pour voir si Mignard m'a peint d'après nature,
Je resterais ? Non, non ; ce serait faire injure
625 À ma fille, à ma femme, et je connais leurs droits ;
Ainsi que l'amitié, la nature a ses lois.

SCÈNE VII.
Les Précédents, Baron.

BARON.

Je quitte Laforêt ; elle se plaint sans cesse,
Que vous ne sentez point le prix de la richesse,
Que vous vous ruinez ; et pour vous empêcher.

MOLIÈRE.

630 Eh bien ! il faut que j'aïlle à mon tour la prêcher.
Toujours me contrôler ! Je lui ferai connaître
Si l'on remplit ainsi les ordres de son maître.
Répétez, cependant, la scène où, de tous deux,
Quand je feins d'être mort, en regrets vertueux
635 S'exhale la douleur et touchante et sincère :
Il faut la bien savoir ; rien n'est plus nécessaire.

Il s'assied entre eux deux.

**ISABELLE, jouant Angélique dans le Malade
Imaginaire.**

« Ô ciel ! Quelle infortune ! Quelle atteinte cruelle !
Hélas ! Faut-il que je perde mon père, la seule chose qui
me restait au monde, et qu'encore, pour un surcroît de
désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité
contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse ! Et quelle
consolation trouver après une si grande perte ? »

« SCÈNE XXI, du Malade Imaginaire. Angélique,
Cléante.

BARON, jouant le rôle de Cléante.

Qu'avez-vous donc, belle Angélique, et quel malheur
pleurez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Je pleure tout ce que, dans la vie, je pouvais
perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort
de mon père.

CLÉANTE.

Ô ciel ! Quel accident ! Quel coup inopiné ! Hélas !
Après la demande que j'avais conjuré votre oncle de.

MOLIÈRE.

Eh quoi ! Vous hésitez ! Vous oubliez sitôt ?... Étudiez,
mon cher, vous serez sans défaut.

BARON.

Pardonnez, vous savez que j'adore Isabelle,
Je suis toujours distrait quand je joue avec elle.

« Faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher,
par mes respects et mes prières, de disposer son cour à
vous accorder à mes voux.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien : laissons-là toutes
les pensées de mariage. Après la perte de mon père, je ne
veux plus être du monde ; et j'y renonce pour jamais. Oui,
mon père, si j'ai tantôt résisté à vos volontés, je veux
suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le
chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. »

BARON, à part.

Quel naturel ! J'en suis dans un étonnement.

MOLIÈRE, toussant.

640 Quelle cruelle toux ! Je vous quitte un moment
Pour aller embrasser mon ami, qui voyage ;
Continuez tous deux d'embellir mon ouvrage.

Il sort.

SCÈNE VIII.

Baron, Isabelle.

BARON.

Au désordre qui règne en vos sens éperdus,
On dirait qu'en effet votre père n'est plus :
645 Ce n'est plus l'art, enfin, c'est la nature même.

ISABELLE.

Soyez moins étonné : sur ce père que j'aime,
J'ai des pressentiments qui me glacent d'effroi.
Il souffre, il est malade ; et je ne sais pourquoi
Je crains que, dès ce soir, la mort ne nous l'enlève.

BARON.

650 La même crainte, hélas ! dans mon âme s'élève.
Il faudrait l'empêcher de jouer aujourd'hui.

ISABELLE.

Eh peut-on sur ce point rien obtenir de lui ?

Il vient de rejeter mes voux et mes prières.

SCÈNE IX.

Les précédents, La Docteur Mauvilain.

LE DOCTEUR.

655 Je suis, vous le savez, un ami de Molière,
Et, quoique médecin, j'ai souvent le bonheur
De le voir, de l'entendre.

ISABELLE.

Ah ! Monsieur le docteur,
Qu'à propos vous venez ! Une toux obstinée
L'a fait beaucoup souffrir toute la matinée.
Il faudrait lui donner quelque ordonnance.

LE DOCTEUR.

660 Je m'en garderai bien : il rirait trop, ma foi,
Si je voulais droguer sa poitrine oppressée.
Un semblable projet est loin de ma pensée.
Son état, cependant, m'alarme. Si j'en crois
Votre mère, qui sort à l'instant de chez moi,
665 Sa vie est en danger : des symptômes funestes,
Depuis deux ou trois mois en menacent les restes.
Je voudrais le sauver ; que dis-je ? il est certain
Que, s'il refuse encore de voir un médecin,
C'est un homme perdu.

Moi !

ISABELLE, à Baron.

Vous l'entendez ?

LE DOCTEUR.

670 Qu'il ne rentre à l'instant et ne nous voie ensemble ;
Il croirait que je viens ici pour le guérir.
Assurez-le donc bien qu'il s'expose à périr,
Si d'Argan, en ce jour, il veut jouer le rôle.
J'ai lu dans Galien et la moderne école
675 De Salerne... Qu'entends-je ? Il arrive en toussant.
Donnez-lui cet avis, il est intéressant. il sort.

Je tremble

SCÈNE X.

Molière, Baron, Isabelle.

MOLIÈRE.

Mondorge part content, et je le suis moi-même.
J'ai rempli mon devoir envers l'ami que j'aime ;
Mais un autre me reste. Avez-vous répété ?

ISABELLE.

680 Oui, mon père.

MOLIÈRE.

Baron est encore affecté
De quelque grand chagrin.

BARON.

Ô mon ami ! Mon maître !
Pourrais-je m'empêcher de le faire paraître ?
Je tremble pour vos jours. Vous savez que d'Argan
Le rôle est difficile et surtout fatigant,
685 Et vous vous disposez à le jouer !

MOLIÈRE.

Sans doute.
Quand on fait son devoir, qu'est-ce que l'on redoute ?
Le devoir avant tout.

BARON.

Votre devoir n'est pas
D'affronter la douleur, d'insulter au trépas.
690 Par de travaux nombreux la source de la vie,
Se montrant chaque jour en vous plus affaiblie,
Semble vous commander un utile repos.

MOLIÈRE.

Lorsqu'on a quelques droits à des lauriers nouveaux,
Et qu'on n'est pas encore au bout de sa carrière,
695 On pourrait lâchement retourner en arrière ?
Non, non ; je ne suis point de ces faibles esprits
Qu'apaise un peu de gloire obtenue à vil prix :
La gloire est une soif qui toujours me dévore,
Et je voudrais, mourant, m'en abreuver encore.
Ce n'est pas que je tende au puéril honneur
700 D'être partout cité comme un sublime auteur :
Non. Je veux, méprisant une vaine fumée,
Devoir à la vertu toute ma renommée.
D'ailleurs, mes chers enfants, ensemble nous jouerons !
Vous serez près de moi ; qu'ai-je à craindre ? Partons.

SCÈNE XI.
Les précédents, Chapelle.

CHAPELLE.

705 Non, non, vous resterez.

MOLIÈRE.

Oh ! Quel nouveau supplice !

CHAPELLE.

Lorsque vous répétiez, caché dans la coulisse,
Je vous ai vu, tantôt, sur vos genoux tremblants
Vous soutenir à peine ; et même en ces instants,
Vous ne m'annoncez pas une santé bien forte.
710 Vous avez l'air souffrant.

MOLIÈRE, avec un commencement de colère.

Morbleu ! Que vous importe ?
Si je souffre, tant mieux. De quoi vous mêlez-vous ?
Voulez-vous, qu'à la fin je me mette en courroux ?
Aisément, pour cela, ma force se ranime.

CHAPELLE.

C'est moi qui vous ai fait quitter votre régime :
715 Votre femme, tantôt, me l'a dit aigrement ;
Et s'il vous arrivait quelque triste accident,
On m'en accuserait. Dans sa douleur mortelle,
Chacun de vos amis s'en prendrait à Chapelle ;
Et quoique je ne sois rien moins que médecin,
720 Chacun me blâmerait ; le monde est si malin !
On dirait hautement : il a tué Molière,
Pour l'avoir obligé de vivre à sa manière.
Chacun me maudirait ; et vous ne voulez pas
Qu'ici vous retenant...

MOLIÈRE, lui tendant les bras dans lesquels il se jette.

Eh bien ! Entre mes bras
725 Jetez-vous, mon ami. Si le ciel l'abandonne,
Et s'il meurt aujourd'hui, Molière vous pardonne ;
Mais je ne mourrai point. Dissipez votre effroi :
Le ciel n'est point injuste ; il veillera sur moi.
Vous, qui de la raison entendez le langage,
730 Loin de vouloir l'éteindre, enflammez mon courage ;
Je dois, par mes travaux, soutenir mes acteurs,
Faire trembler le vice et réformer les mœurs.

SCÈNE XII.

CHAPELLE, seul.

Quelle verve ! Quel feu presque au bord de la tombe.
À ses travaux, pourtant, je crains qu'il ne succombe,
735 Je veux, pour son salut, ne rien faire à demi ;
Le plus fameux docteur en sait moins qu'un ami.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAPELLE, entrant sur la scène avec l'air effrayé et appelant.

LAFORÊT ! Laforêt ! Où donc est cette fille ?
Quel désespoir pour elle et toute la famille !

SCÈNE II.

Chapelle, La Forêt.

LAFORÊT.

Vous avez appelé, je crois.

CHAPELLE.

Certainement.

740 Je viens d'être témoin d'un triste événement ;
Molière était malade, et malgré nos instances,
Il a voulu jouer.

LAFORÊT.

Je sommes dans les transes.

Ah ! Monsieur, j'ons bien peur qu'il ne se trouve mal.

CHAPELLE.

745 Votre crainte est fondée : en ce moment fatal,
Il est dans un état !...

LAFORÊT, très alarmée.

Ah ! Notre pauvre maître !

J'allons le secourir.

CHAPELLE, la retenant.

Il va bientôt paraître.

Restez ; il est conduit par sa fille et Baron,
Et peut avoir besoin de vous dans la maison.

LAFORÊT.

Et d'où vient son désastre ?

CHAPELLE.

À la fin de la pièce,
750 Je l'ai vu pâle et prêt à tomber en faiblesse
En prononçant Juro : dès lors il aurait dû
De la scène sortir, et laisser suspendu
Un divertissement à sa santé funeste ;
Mais, malgré ses douleurs, il continue, il reste :
755 Pour cacher sa souffrance au public assemblé,
Il redouble d'efforts, et bientôt accablé,
Quand la toile est baissée, il chancelle, il succombe :
J'accours, et sans vigueur entre mes bras il tombe ;
En proie à des douleurs qu'on ne peut apaiser :
760 Un crachement de sang finit par l'épuiser.
Mais, j'entends quelque bruit... en ces lieux on l'amène.
Un fauteuil ! Des coussins. Comme il marche avec peine !

Laforêt va chercher un fauteuil et des coussins qu'elle place au milieu du théâtre, et durant la scène suivante, elle ne cesse de roder autour de Molière, exprimant par une pantomime naïve et animée la douleur que lui cause son état.

SCÈNE III.

Les précédents, Baron, Isabelle.

MOLIÈRE, soutenu par sa fille et Baron qui l'assoient dans le fauteuil.

Ô combien de vos soins je suis reconnaissant !
Ma fille, la douleur, sous son bras tout-puissant,
765 Vient de courber ma tête. Un intérêt si tendre,
Le plaisir de vous voir, celui de vous entendre,
Tout fait rentrer l'espoir dans mon cour alarmé.
Pour vous aimer encore, je me sens ranimé.
Mais où donc est Chapelle ?

Il l'aperçoit.

Ah ! Pardon, ma paupière
770 Ne peut que par degrés s'ouvrir à la lumière.
Pardon, mon cher ami, je ne vous voyais pas...
Et ma femme, en ces lieux, n'a point porté ses pas ?

CHAPELLE.

Elle n'est pas encore rentrée.

MOLIÈRE.

Ah ! Puisse-t-elle
Ignorer mes tourments ! Dans l'excès de son zèle
775 Elle m'accablerait de reproches. Je veux

Épargner, s'il se peut, des chagrins à tous deux.
D'ailleurs, mon accident n'a rien que je redoute,
Et sur ma guérison je ne suis plus en doute :
De vos soins, mes amis, elle sera l'effet.

On heurte à la porte.

780 Mais, qui frappe si fort ? Vois un peu, Laforêt.

D'une voix plus assurée.

Oui, j'espère demain remonter sur la scène :
Ma force est revenue, et ma tête est plus saine.

LAFORÊT, revenant.

Laissez-vous entrer le Docteur Mauvillain ?

MOLIÈRE.

Qu'il entre comme ami, non comme médecin.

SCÈNE IV.

Les précédents, La Docteur.

LE DOCTEUR.

785 Ma visite n'a pas le bonheur de vous plaire ;
Je le soupçonne, au moins. À mon art salutaire
Molière n'a voulu jamais ajouter foi.

MOLIÈRE.

Le grand art d'Hippocrate est sans pouvoir sur moi,
J'en conviens ; mais toujours à l'amitié fidèle,
790 Mon plaisir le plus doux fut de vivre pour elle.
Dites-moi donc comment vous vous portez.

LE DOCTEUR.

Fort bien.

MOLIÈRE.

Vos enfants, votre femme ?

LE DOCTEUR.

À merveille : je viens...

Le médecin, pendant cette scène, cherche toujours à tâter le pouls de Molière, et Molière l'esquive toujours.

MOLIÈRE.

Vous aviez un procès de grande conséquence.
Quand le jugera-t-on ?

LE DOCTEUR.

795 Il faudrait... La prochaine séance.

MOLIÈRE.

Votre fille est aimable : un époux
Lui conviendrait, je crois ; vous en occupez-vous ?

LE DOCTEUR.

Oui ; mais un autre objet auprès de vous m'attire.
Souffrez que mes conseils... Quoi ! Je vous vois sourire !
Molière, il n'est plus temps de plaisanter sur nous.

MOLIÈRE, souriant.

800 Ah ! Nous sommes perdus, s'il se met en courroux.
Rien n'est plus dangereux qu'un docteur en colère.

LE DOCTEUR.

Fort bien ; à mes dépens cherchez à vous distraire ;
Dans ce joyeux projet je vous ai secondé ;
Vous en souvenez-vous ? Par ma science aidé
805 Vous avez employé nos bizarres formules,
Et des mots qui souvent nous rendent ridicules :
Mais vous vous portiez bien, et je vous vois souffrir ;
Railliez-moi donc ; et moi, je viens pour vous guérir.

ISABELLE.

Son zèle doit vous plaire.

MOLIÈRE, à Isabelle.

Oui, j'aime sa franchise.

Au docteur.

810 Me guérir ! Et comment ?

LE DOCTEUR.

Il faudrait, sans remise,
Vous saigner, vous purger.

MOLIÈRE, souriant.

Saignaré, purgaré.

LE DOCTEUR.

Prendre au moins un remède.

MOLIÈRE.

Et clistérisaré.
À merveille, docteur ! L'ordonnance est hardie.
Est-ce que nous jouons encore la comédie ?

815 Et faites-vous ici le rôle de Purgon?
Vous y réussirez ; vous prenez son jargon,
Et même, en ce moment, vous avez sa figure :
Vous le représentez, ma foi ! D'après nature.

LE DOCTEUR, à part.

Ah ! Quel homme ! Il voit peu son extrême danger.

Haut, avec impatience, et le plus vif intérêt.

820 Quel plaisir trouvez-vous à me faire enrager ?
Molière, je vous aime, et sur ce qui vous touche,
Vous essayez en vain de me fermer la bouche.
Riez si vous voulez encore de mon sermon.
La région du foie et celle du poumon
825 Est chez vous attaquée, et j'ai tout lieu de craindre...

MOLIÈRE.

Eh bien mon cher docteur, il n'est plus temps de feindre.
Vous savez ce qu'un jour je répondis au roi
Qui me parlait de vous. Je suis de bonne foi,
Et, sans y rien changer, je vais vous le redire :
830 « Suivez vous ses avis? -Non, répliquai-je, sire ;
Et je guéris toujours ». Je pense qu'aujourd'hui
Il en sera de même. Un doux espoir m'a lui

Montrant Baron.

Dès que j'ai vu ma fille, et ce cher camarade
S'intéresser à moi. Puis-je être encore malade ?
835 De tout ce qui m'est cher, je me vois entouré.
C'est le cour qui fait vivre, et par lui je vivrai.

LE DOCTEUR.

Je le désire. Au moins daignez, mon cher Molière,
Souffrir que je vous fasse encore une prière.
Le grand air peut vous nuire : il faudrait promptement
840 Aller vous renfermer dans votre appartement,
Et là...

MOLIÈRE.

C'est bien parler ; et pour le coup je pense
Qu'enfin il vous échappe une bonne ordonnance.
Conduisez-moi, ma fille ; et vous, mon cher Baron,
Restez pour recevoir ma femme : il serait bon
845 De lui cacher l'état où son époux se trouve.
Malgré son humeur brusque, elle m'aime, et j'éprouve
Un chagrin si réel, quand je la vois souffrir,
Qu'à ses yeux, maintenant, je craindrais de m'offrir.
Je suis peu loin, je crois, de mon heure dernière ;
850 Imitons le soleil au bout de sa carrière ;
Lançons des traits plus vifs : aux pâles envieux
Que mon dernier regard fasse baisser les yeux.

*Molière sort, conduit par sa fille et Chapelle. Le docteur et Laforêt
les suivent d'un peu loin.*

SCÈNE V.

BARON, seul.

Molière, jusqu'au bout, garde son caractère :
Il hait les médecins ; et quand leur ministère
855 Pourrait de ses douleurs alléger le fardeau,
Il les plaisante, même aux portes du tombeau.
Il voit sans s'émouvoir la fin de sa carrière.

SCÈNE VI.

Baron, Un domestique.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Montausier, inquiet sur Molière,
Vient ici pour le voir.

BARON.

Monsieur de Montausier !
860 Qu'il sera doux pour moi de le remercier !
C'est un républicain ; lorsqu'il vient au théâtre,
C'est pour les vieux romains, dont il est idolâtre ;
Ennemi des flatteurs, avec vivacité,
À la cour du monarque il dit la vérité.
865 Ami de tous les arts, au goût toujours fidèle,
De talents, de vertus c'est un vivant modèle.

SCÈNE VII.

Baron, Montausier.

MONTAUSIER.

De Molière, toujours, j'estimai les talents,
Et la plus juste crainte a passé dans mes sens,
Lorsqu'une toux funeste, à la fin de son rôle,
870 A failli tout-à-coup lui couper la parole.
Comment va-t-il ? Ici, moi-même, exprès je viens
Pour le savoir.

BARON.

Hélas ! Il ne va pas trop bien.

MONTAUSIER.

Tant pis ! Est-ce qu'il est en danger de la vie ?

BARON.

Nous le craignons : sa force est presque anéantie.
875 Heureusement pour lui qu'il ne voit point son mal,

Et qu'il marche, en riant, sur l'abîme fatal.

MONTAUSIER.

Ce serait pour la France une perte réelle
Que la mort de Molière, et ma frayeur est telle,
Qu'ici je resterai jusqu'à ce qu'on m'ait dit
880 S'il est mieux ou plus mal.

BARON.

Vous en serez instruit
Incessamment, je pense, et de la même crainte
Si je ne sentais point aussi mon âme atteinte,
J'irais...

MONTAUSIER.

Non, demeurez : respectons les douleurs
Du malheureux qui souffre, et cachons-lui nos pleurs.

BARON.

885 À quel point votre cour partage nos alarmes !

MONTAUSIER.

Qui, plus que le génie, aurait droit à mes larmes ?

SCÈNE VIII.

Les précédents, Pirlon.

PIRLON, d'un air hypocrite et d'un ton mielleux.

Comment se porte-t-il ?

BARON.

C'est vous, Monsieur Pirlon !
Ciel ! Et que venez-vous faire en cette maison ?

PIRLON.

890 Molière m'a jadis immolé sur la scène ;
Je m'en souviens encore, mais je n'ai point de haine.
Dieu veut que l'on pardonne à tous ses ennemis ;
Qu'à ses moindres devoirs on se montre soumis,
Et je viens pour savoir comment va le cher homme.

BARON.

Assez mal.

PIRLON.

895 Ah ! Tant pis ! Ses talents qu'on renomme,
Et qu'admire sans cesse un monde peu chrétien,
Ont pu scandaliser, pourtant, les gens de bien :
Molière a, je l'avoue, un talent agréable,
Mais de combien d'erreurs il s'est rendu coupable !

MONTAUSIER, bas à Baron.

Quel est cet insensé, qui raisonne si mal !

BARON, à part à Montausier.

900 C'est Tartuffe.

MONTAUSIER.

Tartuffe !

BARON.

En propre original.

MONTAUSIER.

Laissez-moi lui parler : laissez-moi le confondre.

À Pirlon.

On devrait vous punir, au lieu de vous répondre.
Est ce ainsi que l'on vient insulter un mourant ?
Votre discours m'indigne, autant qu'il me surprend.

PIRLON.

905 On reconnaît, monsieur, que vous êtes du monde,
Que sur ses vains plaisirs votre plaisir se fonde ;
Et que la comédie a pour vous mille appas.

MONTAUSIER.

Oui, j'aime le théâtre, et ne m'en cache pas.
J'ai toujours honoré la noble poésie ;
910 Et l'on sait que je hais surtout l'hypocrisie.
Mon nom est Montausier.

PIRLON, s'inclinant.

Monsieur le Duc, eh quoi !
Un homme tel que vous, en faveur près du roi,
Vient chez un comédien, dont l'indiscrete audace
Mériterait...

MONTAUSIER.

Tout doux : expliquons-nous, de grâce,
915 Sans mettre en nos discours de partialité ;
Je chéris les beaux arts moins que la vérité.
En quoi donc, s'il vous plaît, Molière est-il coupable ?
Et quel crime a commis ce génie admirable ?
Serait-ce en vous jouant, qu'il a blessé l'honneur.
920 Et lui reprochez-vous son sublime Imposteur ?
Mais dans le Misanthrope il m'a joué moi-même ;
On me l'assure, au moins, et cependant je l'aime,
Autant que je l'estime, et loin de l'accabler,
J'ai dit qu'à son héros je voudrais ressembler.
925 Oui, monsieur, ses talents ont sur moi tant d'empire,

Que de moi-même, enfin, je lui permets de rire,
Et s'il peut des humains corriger les travers,
Je défendrai toujours et sa prose et ses vers.

PIRLON.

930 Je suis pour mon prochain tout rempli d'indulgence,
Et je crois cependant qu'il n'est personne en France,
Qui plus que cet auteur ait offensé le ciel.
Dans mes discours, monsieur, je ne mets point de fiel.

MONTAUSIER.

Je le vois.

PIRLON.

935 Mais je dois dénoncer un coupable.
On fait aimer le vice, en le rendant aimable ;
Et Molière, partout, le couronne de fleurs.

MONTAUSIER.

J'ai cru qu'il le peignait des plus noires couleurs ;
Et de vous le prouver il me serait facile.

PIRLON.

Quoi ! Vous approuveriez les grâces de son style ?

MONTAUSIER.

940 Et pourquoi non, monsieur ? Est-ce un crime à vos yeux
Que d'écrire en vers doux, aisés, harmonieux ?

PIRLON.

Je ne dis pas cela ; mais ce qu'en lui je blâme,
C'est de les employer à décrire la flamme
D'un amour tout mondain, et que, dans son courroux,
Punit le juste ciel, de notre encens jaloux.

MONTAUSIER.

945 Que vous connaissez mal la divine clémence,
Si vous imaginez qu'un tendre amour l'offense !
Nommez, nommez, plutôt, la fausse piété,
Et l'infâme avarice et l'orgueil indompté,
Et l'altier misanthrope et ses humeurs bizarres,
950 Et la présomption de ces tuteurs barbares,
Qui pensant que pour eux Dieu créa la beauté,
La tiennent dans les fers, et dont l'autorité,
S'élevant quelquefois jusques à la licence,
Pour la première fois fait rougir l'innocence.
955 Voilà, monsieur, voilà les vices, les erreurs
Qui peuvent provoquer les célestes rigueurs ;
Voilà ceux que poursuit, que terrasse Molière !
Ces monstres, parmi nous, levaient leur tête altière,
Au glaive de Thémis, tout fiers d'être échappés
960 D'un joyeux anathème il les a tous frappés :
Ils ont senti les traits de sa verve féconde,
Et, comme un autre Alcide, il a purgé le monde.

PIRLON.

J'ai peine à concevoir ce prodige inouï,
Et d'un éclat trompeur je vous crois ébloui.
965 Molière, à vous entendre, en attaquant les vies,
À tout le genre humain a rendu des services.
Je doute, cependant qu'il ait un but moral.

MONTAUSIER.

Il n'a point, j'en conviens, cet orgueil doctoral
Qui distingue souvent les charlatans en titre :
970 Entre le ciel et l'homme il craindrait d'être arbitre.
Il ne vient point armé d'un zèle doucereux,
Saintement abréger les jours d'un malheureux ;
Lui faire le procès à son heure dernière,
Et du ciel, pour jamais, lui fermer la carrière ;
975 Mais quiconque le lit avec attention,
Pourrait-il ne pas voir que son intention
Est celle d'un mortel d'une probité rare ?
C'est en le punissant, qu'il corrige l'avare :
Il fait plus dans Tartuffe : il montre avec clarté
980 Jusqu'où mène l'excès de la crédulité.
Et qui n'admire point dans les Femmes Savantes
De l'abus de l'esprit ces peintures vivantes,
Et ces traits avec art sur le sexe lancés,
Qui lui disent tout haut : Renoncez, renoncez
985 A l'érudition, dont le vain étalage
Vous rend plus orgueilleux, sans vous rendre plus sage ?
Ainsi parle Molière. On voit sous ses pinceaux
Pêle-mêle tomber les méchants et les sots.
Le vice, à son aspect, d'épouvante recule.

PIRLON.

990 Oui ; mais il a rendu la vertu ridicule.
Et dans le Misanthrope on est fâché de voir
Alceste bafoué. Fidèle à son devoir,
Alceste le remplit avec exactitude.

MONTAUSIER.

Et ne voyez-vous pas qu'une vertu trop rude,
995 Fatigante, à la longue, importune les yeux ;
Qu'il faut haïr le vice, et non les vicieux ;
Et que Molière, enfin, dans cette ouvre admirable,
Veut qu'on soit vertueux sans cesser d'être aimable,
Que l'on soit indulgent, et que l'aménité
1000 Est le premier lien de la société ?
Mais j'entends quelque bruit : sans doute on va m'apprendre...

SCÈNE IX.

Les précédents, Chapelle, Isabelle.

BARON.

Ciel ! Isabelle en pleurs ! à quoi dois-je m'attendre ?

ISABELLE au désespoir, à Chapelle qui la suit.

Laissez-moi, laissez-moi, je n'ai plus qu'à mourir.
Je viens de voir mon père à son dernier soupir,
1005 Et sa fille, s'il meurt, n'aspire qu'à le suivre.

CHAPELLE.

Pourquoi ce désespoir ?... Molière encore peut vivre,
Et la Parque n'a point encore tranché ses jours ;
Espérez tout de l'art, dont les heureux secours...

ISABELLE.

Je n'espère plus rien.

BARON.

Ô ma chère Isabelle !
1010 Chassez de votre cour cette crainte mortelle,
Et souffrez que nos soins...

ISABELLE.

Ciel ne m'épargnez pas,
Si mon père, en ce jour, doit subir le trépas,
Et terminez aussi ma trop longue carrière !

SCÈNE X.

Les précédents, Lesbin.

LESBIN.

Mignard envoie ici le portrait de Molière.

ISABELLE.

1015 Le portrait de mon père ! Ah ! Qu'on offre à mes yeux
Sans tarder un moment un don si précieux.

LESBIN.

Et Mignard va bientôt venir ici lui-même.

Le portrait de Molière est placé au milieu du théâtre.

ISABELLE, le considérant.

C'est mon père ! C'est lui ! Dans mon malheur extrême
Je puis encore le voir !... De grâce laissez-moi

1020 Seule avec ce portrait.

CHAPELLE.

Son ordre est une loi !
Sortons ; ne troublons pas sa douleur davantage.
L'infortune est sacrée.

SCÈNE XI.

ISABELLE, seule, parlant au portrait.

Ô respectable image !
Toi qui m'offres les traits du père le plus cher,
Mes larmes devant toi peuvent donc s'épancher !
1025 Le sort va me ravir ce père que j'adore :
Tu me restes, par toi je le revois encore,
Et je puis, à mon gré, t'exprimer mes douleurs !
Que ne peux-tu, sur toi, sentir couler mes pleurs !
Entendre mes soupirs, Et leur répondre, même !
1030 D'autres vont t'admirer, moi je fais plus, je t'aime,
Et je voudrais jamais ne m'éloigner de toi.
Ô portrait révééré ! Sois toujours avec moi !
L'amitié te créa pour calmer ma souffrance.
En proie à tous les maux, n'ayant plus d'espérance,
1035 Sans doute à ma tendresse un miracle était dû.

Montrant son cour.

Tel qu'il est dans mon cour, le pinceau l'a rendu.

SCÈNE XII.

La Molière, Isabelle.

LA MOLIÈRE, en pleurs.

Pleure, pleure, ma fille, à ta douleur sincère
Je viens mêler la mienne. Il est trop vrai, ton père.

**ISABELLE, avec un cri déchirant et s'évanouissant
dans les bras de sa mère.**

Ah !!! Ce mot a suffi pour me donner la mort.

SCÈNE XIII.

**Les précédents, Chapelle, Baron, Plusieurs
acteurs de la troupe de Molière.**

CHAPELLE.

1040 Que vois-je ? Ô triste effet de la rigueur du sort !
La mère est dans les pleurs : la fille évanouie...

À la Molière.

Madame, hâtez-vous de la rendre à la vie.

À Baron.

Et vous, conduisez-les dans leur appartement.

Baron et la Molière reconduisent Isabelle.

SCÈNE XIV.

Chapelle et les acteurs.

CHAPELLE.

Vous, amis de Molière, et dont en ce moment
1045 Je partage la peine, enlevez cette image ;
C'est le reste chéri d'un grand homme, d'un sage :
Il attend les honneurs qui sont dus aux talents,
Retournons au théâtre, et de nobles accents
Faisons-le retentir, en l'honneur de Molière.
1050 Couronnons de lauriers une tête si chère,
Et qu'une Apothéose y consacre à jamais
Ses vertus, son génie et surtout nos regrets.

ACTE IV ou APOTHÉOSE DE MOLIÈRE.

*La salle représente un salon du théâtre où l'on représentait les pièces de Molière ;
une toile est dans le fond qui couvre le Parnasse où sont Apollon et les Muses.*

SCÈNE PREMIÈRE. Chapelle, Montausier, Baron.

CHAPELLE.

OUI, notre ami n'est plus, une crise funeste
Vient de trancher ses jours ; mais un espoir me reste,
1055 Le génie a le droit de ne jamais périr,
Molière vit encore, pourquoi donc tant gémir ?
Cessons, amis, cessons de répandre des larmes
Et de remplir nos cours d'inutiles alarmes.

Avec enthousiasme.

Molière vit encore, au lieu de le pleurer,
1060 Par un tribut plus noble il le faut honorer.
Je viens d'imaginer une innocente fête
Que, tout près de ces lieux, par mon ordre on apprête,
Et pour la célébrer vous vous joindrez à moi.

MONTAUSIER.

Vous pouvez y compter.

BARON.

Tout nous en fait la loi.

CHAPELLE.

1065 Pour rendre à sa mémoire un solennel hommage,
J'ai fait, sur le Parnasse, élever son image.

MONTAUSIER, souriant.

Sur le Parnasse ! Il est un peu loin de ces lieux.

CHAPELLE avec l'inspiration poétique.

La maison d'un poète est le temple des Dieux.
Et Molière, d'ailleurs, n'a-t-il pas son théâtre,
1070 Où ces divinités, dont on est idolâtre,

Où Mercure, Momus, les Muses, Apollon,
Apparaissent, par fois, comme au sacré vallon ?
Ici, vous allez voir, grâce au machiniste,

À Baron.

Tout le Pinde assemblé. Mais soyez donc moins triste.

BARON.

1075 Et comment voulez-vous que j'oublie aujourd'hui
Les nouds chers et sacrés qui m'attachaient à lui ?
Molière fut mon maître, il me donnait sa fille,
Par les plus doux liens j'entrais dans sa famille,
Et je lui devais tout : que dis-je ? Ses vertus
1080 Tenaient ses ennemis à ses pieds abattus.
Ils vont se relever, insulter à sa cendre,
Et dans la tombe, en paix, il ne pourra descendre.
Le sombre fanatisme et le farouche orgueil,
Lui refusent déjà les honneurs d'un cercueil :
1085 Et celui dont la Grèce eût fait l'apothéose,
Ne peut avoir d'asile où sa cendre repose.
Vengeons-le, mes amis, à ce noble mortel,
Au défaut d'une tombe élevons un autel ;
Plus sages, plus heureux que nos faibles ancêtres,
1090 Sachons mourir enfin sans le secours des prêtres.

CHAPELLE.

Oui, j'aime de Baron le courageux transport ;
Entrons-nous dans la vie, entrons-nous dans la mort,
Formons-nous les liens d'un tendre mariage ?
Un prêtre est toujours là, qui vient, selon l'usage,
1095 Nous unir, nous bénir, nous donner des leçons.

MONTAUSIER.

C'est nous en dire assez, je vous entends.

CHAPELLE.

Passons.

À Baron.

Vous brûlez d'épouser la fille de Molière
Vous l'aurez : il m'a dit à son heure dernière.

BARON.

Ah ! Je perds tout espoir.

CHAPELLE.

Tout espoir ! Arrêtez ;
1100 Ses moindres voux, par moi, seront exécutés,
De votre destinée il m'a rendu l'arbitre :
Mais à son amitié Mignard eut plus d'un titre,
Je le vois qui s'avance et qui vient avec nous.

SCÈNE II.

Les précédents, Mignard.

MIGNARD.

Moi, je viens, mes amis, le pleurer avec vous.
1105 Molière ne vit plus !...

CHAPELLE.

Vous l'avez fait revivre :
C'est à tort que votre âme à la douleur se livre.
Je l'ai vu, ce portrait, ce chef-d'ouvre nouveau
Qu'a tracé de Mignard le sublime pinceau.
Quelle grâce ! Quel feu ! Tout Molière y respire.

MIGNARD.

1110 Son talent sur mon cour a le plus doux empire.
Que n'a-t-il pu de même enchaîner les méchants
Jaloux de son repos, à ses derniers instants ;
Qui, même après sa mort, par leurs cris fanatiques
Veulent épouvanter ses mânes poétiques :
1115 Les dévots sont en feu : déjà de toutes parts
Ils courent dans la ville, avec des yeux hagards.
Monsieur l'abbé Pirlon, leur disciple fidèle,
Qui de monsieur Tartuffe a fourni le modèle,
Soulève contre lui tout le peuple irrité.

CHAPELLE.

1120 Des dévots, à ce point, manquent de charité ?

MIGNARD.

Le prélat de Paris ne veut pas qu'on l'enterre ;
Il ne veut point couvrir son corps d'un peu de terre ;
Et des auteurs sifflés, le burlesque troupeau,
D'épithètes sans sel barbouille son tombeau.

CHAPELLE.

1125 Raison de plus, amis, pour lui rendre l'hommage
Que de nous, en ce jour, réclame son image.
Un célèbre sculpteur, le premier de son art,
Emprunta l'autre jour le portrait de Mignard ;
Ce tableau l'enflamma ; d'une main noble et fière
1130 Sur le marbre il rendit tous les traits de Molière,
Couronnons ce marbre.

MIGNARD.

Oui, mais de monsieur Pirlon
Qui le vengera ?

*Une toile se lève et laisse voir tout le Parnasse assemblé ; les Muses
y sont rangées pittoresquement avec leurs attributs ; Apollon est au
milieu auprès du buste de Molière, élevé sur une colonne.*

APOLLON.

Qui ? Les Muses, Apollon.

Descendant et avançant sur le théâtre.

Quel autre s'illustra par de plus grands services ?
À l'exemple des dieux, il fit la guerre aux vices ;
1135 Il amuse, il instruit : gracieux et savants,
Ses ouvrages, des mours, sont les tableaux vivants.
Comme il peint à grands traits les enfants d'Esculape !
Aucun de leurs défauts à sa gaieté n'échappe ;
Ni leur petit savoir, caché sous de grands mots,
1140 Ni leur talent surtout pour attraper les sots ;
Et quoi qu'on m'ait nommé dieu de la médecine,
J'admire les portraits où sa main les dessine,
Et je ris le premier des travers de Purgon.
Je ris, lorsque empruntant le mystique jargon,
1145 Il offre le miroir au perfide hypocrite,
Qui, de s'y voir honteux, et s'indigne et s'irrite,
Et qui, toujours à craindre et toujours rugissant,
Se débat sous les coups d'un vainqueur tout-puissant :
Telle autrefois ma main, conduite par la gloire,
1150 En terrassant Python, dédaigna sa victoire.

Montrant les Muses.

Ma voix a rassemblé les Muses en ces lieux
Pour élever Molière au rang des demi-Dieux.

Thalie descend une couronne de laurier à la main.

Celle que vous voyez avec une couronne,
Et que toujours, des ris, le cortège environne,
1155 C'est Thalie : elle vient par un hymne flatteur,
La première, fêter notre immortel auteur.

THALIE, chantant.

Oui, je dois tout au grand Molière ;
Déjà, de l'emporter sur moi,
Ma sour, Melpomène, était fière :
1160 Je ne redoute plus sa loi.
Il a créé mon art en France,
Art ignoré jusqu'aujourd'hui,
Plaute, Aristophane, Térence,
Tous les trois revivent en lui.

*Elle remonte sur le Parnasse et couronne le buste de Molière au son
d'une musique harmonieuse.*

APOLLON.

1165 Molière a peu souvent fréquenté Melpomène ;
Mais de Racine, amis, sur la tragique scène,
C'est lui qui, le premier, guida les pas tremblants,
Et Paris, de Baron, lui devra les talents.
Un Racine ! Un Baron ! Quels trésors pour la France !
1170 Pour le chanter aussi, Melpomène s'avance.

MELPOMÈNE, une couronne à la main.

Molière n'eut point l'avantage
D'agiter mon noble poignard,
Il fit peut-être davantage,
Il forma les maîtres de l'art.
1175 C'est en vain, ma chère Thalie,
Que tu prônes tes nourrissons,
Baron, et l'auteur d'Athalie,
Devront leur gloire à ses leçons.

Elle remonte sur le Parnasse et couronne le buste de Molière.

CHAPELLE.

Les talents de Molière ont droit à nos suffrages ;
1180 Les Muses, par leurs chants, acquittent nos hommages,
Mais, je rougirais trop d'oublier ses vertus,
Et pour les célébrer j'ai fait trois impromptus.
Allons, mon cher Baron, plus de mélancolie,
Et joignant votre voix à la voix de Thalie,
1185 Du charme qui leur manque, embellissez mes vers.

À Montausier.

Vous, si vous désirez d'augmenter nos concerts,
Tenez, monsieur le duc, un couplet doit suffire,
Pour rendre clairement ce que le cour veut dire.

Lui présentant un papier.

Aurez-vous la bonté de chanter celui-ci ?

MONTAUSIER.

1190 Avec bien du plaisir.

CHAPELLE.

Je vais chanter aussi.

Molière, à l'amitié fidèle,
Toujours en sentit le pouvoir ;
C'était peu : martyr de son zèle,
Il meurt pour remplir son devoir.
1195 Cher aux filles de l'harmonie,
Son nom est partout répandu ;
Il faut des lauriers au génie,
Et plus encore à la vertu.

BARON.

J'étais né dans la foule obscure,
1200 Et Molière, par ses leçons,
M'apprit à rendre la nature ;
Je suis un de ses nourrissons.
Par elle j'obtiendrai peut-être
Quelque gloire, dans l'avenir,
1205 Quand on a Molière pour maître,

Pourrait-on ne pas réussir ?

MONTAUSIER.

Lorsque je vois une couronne
Au front de cet auteur fameux
Et qu'une Muse la lui donne,
1210 Cette Muse comble mes voux.
Mais c'est peu que, dans une fête,
On lui prodigue ces honneurs,
Si la couronne est sur sa tête,
Il a des autels dans nos cours.

MIGNARD.

1215 L'exemple de Chapelle est excellent à suivre ;
Il fait des impromptus qui valent un gros livre ;
Et sans avoir reçu le souffle d'Apollon,
Je vais suivre ses pas dans le sacré vallon.

S'adressant au Public.

Vous voyez que la troupe est fière
1220 D'avoir célébré les talents ;
Mais vous ne verrez point Molière
Rentrer au nombre des vivants :
Qu'au vain espoir qui nous enivre
Succède un sentiment plus doux,
1225 C'est vous qui le faites revivre,
Notre maître aujourd'hui, c'est vous.

FIN

DECLARATION

Je déclare avoir cédé au citoyen Hugellet la pièce ayant pour titre :
LA MORT DE MOLIÈRE, Pièce historique en quatre actes et en
vers, de ma composition ; laquelle pièce il peut imprimer, vendre et
faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira ; me
réservant les droits d'Auteur par chaque représentation que l'on
pourra donner sur les différents Théâtres de la République.

Paris, ce 30 Pluviôse an 10 de la République française.

CUBIÈRES-PALMÉZEAUX.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs
d'éditions contrefaites qui ne porteraient pas le fleuron qui est au
frontispice de la présente Pièce, et qui indique les lettres initiales de
mon nom.

HUGELET.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].